BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06387 552 8

№ 5950.72



GIVEN BY

Anonymous.

Internationale Revue

über die

gesammten Armeen und Flotten

Revue internationale

Fondée par FERD. VON WITZLEBEN-WENDELSTEIN

+5950a 72

Supplément 10

Janvier 1900

PUBLIC LIBRARY
OF THE
CITY OF BOSTON

Rédaction et Edition
E. VON WITZLEBEN
Weintraubenstrasse nº 21, I.
DRESDEN-N.

La „Internationale Revue" avec „Supplément" paraît mensuellement

Prix d'abonnement pour trois mois	Allemagne et Autriche-Hongrie	Etranger
Revue avec Supplément	6 Mark	8 francs
Supplément seul	2,25 „	3 „

Prix d'un numéro	Allemagne et Autriche-Hongrie	Etranger
Revue avec Supplément	2,50 Mark	3,25 francs
Supplément seul	1 „	1,30 „

Envoi franc de port dans toute l'union postale. — On s'abonne aux bureaux de la rédaction: Dresden N., Weintraubenstrasse 21, I.

Sommaire

Les manoeuvres allemandes de 1899 en Wurtemberg 2

Affût à berceau à fourche-pivot système Krupp pour canons de bord à tir rapide 2

Le but des „Suppléments" français de la „Internationale Revue" est, en premier lieu, de renseigner tous les abonnés auxquels la langue allemande n'est pas familière, mais qui ne s'en intéressent pas moins aux questions militaires et autres discutées en Allemagne, sur les opinions et la critique allemandes. En rectifiant des interprétations erronées et en redressant de fausses indications sur les tendances allemandes — souvent propagées uniquement par suite d'une connaissance insuffisante de la langue — la rédaction ne croit pas seulement aller à l'encontre du besoin principal des lecteurs étrangers, mais encore leur surtout répondre à ce que l'on est en droit d'attendre d'une véritable Revue Internationale, c. à d. d'une publication qui a pour but de faciliter les relations intellectuelles entre différents pays.

*5950a.72

Les manoeuvres impériales allemandes de 1899 en Wurtemberg

(Avec deux cartes.)

En dehors de leur conception si simple et de leur exécution si correcte et si naturelle, les manoeuvres impériales allemandes de cette année ont surtout été intéressantes par la situation initiale et les missions imposées aux deux partis. Cette situation initiale, en effet, rappelle immédiatement celle qui existait au début de la guerre, en juillet 1870. Les corps d'armée prussiens de la III^e^ armée venaient, aux derniers jours de juillet, de terminer leur concentration dans le Bas Palatinat (ligne Landau-Germersheim), alors que les contingents badois et wurtembergeois se trouvaient sur la rive droite du Rhin, en attendant qu'ils eussent fini leur mobilisation. Les lignes venant de la Bavière (par Ulm et Nördlingen) et se joignant à Stuttgart constituaient les voies de transport de l'armée bavaroise. Tout le monde se rappelle avec quelle anxiété on envisageait, en ce moment critique, l'éventualité d'une invasion française venant de la direction de Strasbourg et pénétrant dans l'Allemagne du Sud, grâce à la rapidité avec laquelle on prétendait mobiliser en France. Cette incursion aurait retardé la mobilisation dans cette région et empêché la réunion des troupes allemandes du sud et du nord. De cette situation réelle de 1870 il résultait, pour les deux partis, la même mission qui celle qui découle de la situation fictive du début des manoeuvres de cette année. Le parti Ouest (les Français de 1870) devait franchir immédiatement le Rhin et s'avancer rapidement en plusieurs colonnes par le Nord de la Forêt Noire sur Stuttgart; le parti Est (Badois et Wurtembergeois) devaient s'opposer à cette incursion et protéger les lignes de chemin de fer qui conduisent de la Bavière vers le Rhin. Cette situation aurait parfaitement pu se réaliser si les Français avaient réellement été prêts pour la guerre et en état de manceuvrer. Mais cela n'était pas, et le plan génialement conçu ne put être exécuté. Le 5 septembre, le 15^e^ corps franchit le Rhin, et dès le cinquième jour, après le passage du fleuve, les têtes de ses colonnes d'infanterie se trouvaient sur la Würm, à une journée de marche à peine de Stuttgart. L'analogie entre les deux situations saute aux yeux et mérite l'attention, tant au point de vue militaire que politique. Aussi s'en est on aperçu dans l'Allemagne-du-Sud et elle n'a pas manqué de faire comparer l'heureuse situation actuelle avec celle de l'époque si difficile et si périlleuse de 1870.

Anonymous
Mar. 29, 1907.

Avant de commencer l'examen des opérations il sera nécessaire de jeter un coup d'oeil sur la composition des troupes qui y ont pris part:

I. Parti Ouest (ou rouge)

15e corps d'armée.

Général commandant: lieutenant-général baron von Meerscheid-Hullessem.

Chef d'état-major: Colonel von Diest.

30e et 31e division d'infanterie chacune à 12 bataillons, 4 escadrons, 6 batteries.

29e division d'infanterie: 8 bataillons, 4 escadrons, 6 batteries.

41e division d'infanterie: 10 bataillons, 3 escadrons, 6 batteries.

Artillerie de corps: 4 batteries à cheval.

Section de télégraphistes; détachement de la section d'aérostiers.

Division de cavalerie B.

Lieutenant-général von Engelbrecht.

(16e 28e 33e brigades de cavalerie, 1 groupe de batteries à cheval, un détachement de pionniers):

30 escadrons, 2 batteries.

Forces totales du parti Ouest:

42 bataillons d'infanterie
45 escadrons
30 batteries
2½ bataillons de pionniers.

II. Parti Est (ou bleu)

(constitué en fraction d'armée).

Chef: général de la cavalerie von Bülow (commandant du 14e corps d'armée).

Chef d'état-major: Colonel von Wittken (du grand état-major).

13e corps d'armée.

Général commandant: lieut.-général baron von Falkenhausen.

Chef d'état-major: lieutenant-colonel Sixt von Armin.

25e division d'infanterie: 12 bataillons, 5 escadrons, 6 batteries.

27e division d'infanterie: 12 bataillons, 5 escadrons, 6 batteries.

Artillerie de corps: 6 batteries.

Section de télégraphistes; détachement de la section d'aérostiers.

— Effectif du 13e corps d'armée:

25 bataillons d'infanterie
10 escadrons
18 batteries
1 bataillon de pionniers.

14e corps d'armée.

Général commandant (intérimaire): lieut.-général baron von **Bissing.**

Chef d'état-major: lieutenant-colonel von Schickfuss u. Neudorff.

28e division d'infanterie: 12 bataillons, 2 escadrons, 6 batteries.

29e division d'infanterie (ad. int.): général-major von Fallois (57e et 58e brigades d'infanterie)

12 bataillons, 3 escadrons, 6 batteries.

Artillerie de corps: 5 batteries.

Section de télégraphistes.

— Effectif du 14e corps d'armée:

24 1/2 bataillons d'infanterie
5 escadrons
17 batteries
1/2 bataillon de pionniers.

Division de cavalerie A.

Général-major baron von Schele.

26e 27e 30e brigades de cavalerie, 1 groupe de batteries à cheval, un détachement de pionniers)

30 escadrons, 2 batteries.

Forces totales du parti Est:

49 1/2 bataillons
45 escadrons
37 batteries
1 1/2 bataillons de pionniers.

Soit en tout 95 1/2 bataillons, 90 escadrons, 70 batteries. C'est à dire environ 56000 fusils, 12000 cavaliers, 408 canons.

Quelques remarques sont suggérées par l'examen comparatif de la composition des deux partis: Nous voyons d'abord que le corps formant le parti Ouest comprend trois divisions d'infanterie et une de cavalerie. Cette mesure exceptionnelle a été inspirée par le désir de ne pas improviser d'autres états-majors supérieurs; sinon on n'aurait pas manqué de former le parti Ouest en deux corps d'armée. La force des divisions est très variable (de 8 à 13 bataillons), mais il est visible qu'on n'a pas voulu déroger au principe — fort sensé — de ne pas disloquer les groupements existants pour amener une homogénéité extérieure qui n'aurait eu aucune importance pratique.

La cavalerie divisionnaire est, de même, fort inégalement répartie (elle varie en force de 2 à 5 escadrons). Dans la réalité d'une guerre

chaque division disposerait de trois escadrons, d'après ce qu'on a pu apprendre sur ce point; et si nous remarquons que ce chiffre est dépassé de un ou deux escadrons dans la plupart des divisions, c'est qu'on a voulu utiliser la totalité de la cavalerie qui se trouve dans la région des corps d'armée.

L'artillerie de campagne était formée, pour la dernière fois, d'après son ancienne organisation. L'artillerie de corps, en force réduite dans les trois corps (d'après l'ancienne organisation elle aurait dû être constituée par huit batteries), n'existera plus désormais, mais chaque division d'infanterie comptera une brigade d'artillerie de campagne à 12 batteries. On a certes agi fort judicieusement, en ne faisant pas, aux manoeuvres de cette année, l'essai anticipé de l'organisation qui a été introduite depuis; car on ne disposait pas alors des petits régiments de formation récente.

Remarquons enfin que dans le parti Est il n'existait pas, au début, de lien commun entre les deux corps d'armée. Ils se trouvaient à proximité l'un de l'autre, mais ils étaient indépendants et occupés, l'un à sa mobilisation, l'autre à sa concentration. L'ennemi passe alors le Rhin en aval de Strasbourg, dans l'intention évidente d'entraver la mobilisation dans l'Allemagne-du-Sud. Le 13e corps est prêt le premier.

C'est à lui qu'incombe naturellement la mission de marcher à la rencontre de l'ennemi qui s'avance par la Forêt-Noire. Au 14e corps il faut plus de temps; ses premiers effectifs disponibles sont employés dans la vallée du Rhin; ce n'est que dans la suite qu'il entrera en action par sa liaison avec le 13e corps. De cette manière la jonction des unités constituant la fraction d'armée de manoeuvre a été amenée très simplement et très naturellement.

On sait que pour des raisons spéciales (revue impériale de Karlsruhe) il a été impossible à toutes les fractions du 14e corps d'être prêtes à se mettre en route en même temps que les deux autres corps. La conception des idées spéciales n'a pas seulement permis de tourner adroitement cette difficulté, mais elle a encore ajouté un côté spécialement intéressant au réalisme des opérations. Le 13e corps se vit d'abord isolé, il devait agir d'initiative avant de pouvoir compter sur le corps voisin. Au 15e corps (Ouest) aussi il manquait des éléments essentiels — 1 division d'infanterie, 1 brigade de cavalerie — mais c'est précisément cette particularité qui rendait la mission du corps fort instructive et la rapprochait de la réalité. —

Les manoeuvres impériales de cette année, dont nous empruntons le compte-rendu à la plume autorisée du collaborateur militaire du *Berliner Tageblatt*, ont présenté beaucoup de variété et mainte

surprise. Elles acquièrent de l'importance surtout à cause du terrain choisi qu'on avait évité jusqu'ici de faire traverser par de fortes unités. De plus les troupes ont été soumises à des épreuves sérieuses par les marches. Des évènements, imprévus ont nécessité un remaniement soudain des partis; à un moment donné on a même modifié l'idée fondamentale, tout en abrégeant d'un jour les manoeuvres. Le secret des dispositions prises pour les opérations était fort bien gardé. On n'a pas eu à constater le moindre frottement dans les diverses unités nouvelles constituées au moyen de groupes divers. On a enfin pu, sans mécompte, retirer des troupes d'un côté et les ajouter de l'autre, et même former ainsi une armée.

Les deux partis opposés étaient désignés par une couleur (bleu pour le parti Est, rouge pour le parti Ouest), afin d'éviter les confusions qui se sont produites antérieurement par suite de la désignation des partis au moyen des points cardinaux. La première idée générale était la suivante: Une armée Est a commencé sa concentration dans le Palatinat, au nord et à l'ouest de Germersheim-Landau. Les 13e et 14e corps, qui font partie de cette armée et sont commandés par le général de la cavalerie von Bülow, achèvent leur mobilisation l'un près de Stuttgart et d'Ulm, l'autre près de Mannheim et de Heidelberg. Une armée Ouest se rassemble en Alsace. Le 15e corps qui s'y trouve en garnison, est réuni près de Strasbourg, prêt à se mettre en mouvement.

Le parti Ouest avait pour mission d'empêcher les transports de troupes de Munich par Ulm, Cannstatt et Bietigheim sur Germersheim. Le parti Est devait empêcher son adversaire de s'avancer par la Forêt Noire. Il lui incombait aussi de protéger le chemin de fer Ulm-Cannstatt-Bietigheim-Germersheim. Ce parti savait, d'après l'ordre de bataille de son adversaire, que celui-ci avait plus d'infanterie, mais moins d'artillerie que lui. Il comptait donc garder ses forces réunies et battre l'ennemi qui, divisé, débouchait des montagnes en colonnes isolées.

C'était là l'hypothèse du 7 septembre. Au début se trouvaient donc en présence le 13e corps (Est) et le 15e (Ouest), le premier renforcé par la division de cavalerie A, le second par la division de cavalerie B. Le corps Ouest (15e) comptait toutefois trois divisions d'infanterie, alors que le 15e n'en comptait que deux; le premier comprenait en effet la 30e, la 31e et la 41e divisions, cette dernière de nouvelle formation, sous les ordres du général von Perbrandt; le second était formé des 26e et 27e divisions.

Le 4 septembre, on passa la revue du 15e corps à Strasbourg, le 7 celle du 13e à Cannstatt, le 8 celle du 14e à Forchheim. Le 15e corps

commença sa marche vers la Forêt-Noire, dès le 5 septembre, et les têtes de ses colonnes atteignirent la Nagold le 8 septembre à Calw, Hirsau et Liebenzell. Le gros des trois divisions se trouvait, en ce moment, encore assez loin dans les montagnes. La 31e division s'était portée en avant par Oppenau et Freudenstadt, la 30e par Kappelrodeck-Kloster et Reichenbach, la 41e par Baden et Herrenalb. La division de cavalerie B les avait précédées à une journée de marche par Herrenalb et Neuenburg. Le 8 au soir la 41e division avait sa tête près d'Unterhauchstädt, la queue près de Kalmbach; la tête de la 30e division se trouvait à Hirsau, la queue à l'ouest d'Oberreichenbach; la 31e s'étendait de Calw à Zavelstein, Neu-Bulach et Oberhauchstädt. Entre Calw et Weil der Stadt se trouvait la division de cavalerie B, avec ses têtes à Alt-Hengstedt, Aidlingen et Gechingen. De Dobel s'avançait la 39e division, et la 28e brigade de cavalerie venait du côté d'Ettlingen.

Le 15e corps (Ouest) se proposait de continuer, le 9 septembre, sa marche au delà de la Nagold. La 39e division rallia le parti Ouest, ainsi que la brigade de cavalerie dont il vient d'être question; de sorte que dès lors ce parti disposait de 4 divisions (30e, 31e, 39e, 41e). Au soir du 8 septembre la 26e division du parti Est se trouvait à l'ouest de Ludwigsburg-Stuttgart, les fractions les plus avancées se trouvant à Hofingen, Leonberg et Eltingen et la queue à Münchingen et Kronthal. La 27e division avait poussé la tête de ses colonnes jusqu'à Vaihingen s/F., Rohr et vers Musberg, et s'étendait en arrière jusqu'a Bothnang, Heslach, Degerloch et Birkgart. L'artillerie de corps se trouvait près de Stuttgart, donc entre les deux ailes; la division de cavalerie A vers Friolzheim, Heimsheim et Merklingen, mais elle avait déjà poussé des pointes vers l'ouest, au-delà de la Würm. Le général von Falkenhausen se trouvait à Ditzingen et il avait l'intention de continuer sa marche le 9 septembre par Renningen, Maichingen et Sindelfingen, de franchir la Würm et de continuer vers Alt-Hengstedt et Gechingen. Le parti Ouest (général von Meerscheidt) n'était naturellement qu'incomplètement renseigné au sujet de la direction prise par son adversaire ainsi que de la répartition des forces. Le 8 au soir il avait seulement reçu avis que l'ennemi avait franchi le Rhin le 6 septembre près de Busenheim avec une division environ et qu'il avait marché sur Steinbach et que la 29e division (du parti Est) était arrivée le 8 aux environs de Bruchsal. Aucun des deux partis n'était donc rassemblé le 8 au soir. Le parti Ouest attendait la 39e division (qui le 8 septembre avait encore assisté à la revue du 14e corps), et le parti Est attendait les 28e et 29e divisions, venant de la même direction. Toutefois le premier des deux se trouvait dans des conditions plus favorables, quant à la concentration, que le second. La direction de

marche des 28e et 29e divisions, le point probable où le parti Ouest pourrait bien projeter de détruire la ligne de chemin de fer, enfin les lignes de communication se dirigeant de Calw, Liebenzell, Neuenburg (Dobel) vers la ligne de chemin de fer Cannstatt-Bretten-Germersheim étaient toutes choses qui devaient influencer et motiver de prime-abord les opinions et les résolutions à prendre par le parti Est. Les circonstances semblaient indiquer que le parti Ouest se rapprocherait du dit chemin de fer pour atteindre un point ou la ligne pourrait être détruite complètement. Ce point devait probablement être celui où la ligne traverse l'Enz, c'est-à-dire à Bietigheim. Ces raisons étant péremptoires, auraient dû amener le parti Est à appuyer le plus possible vers le Nord et à choisir comme ligne d'opérations celle de Heimsheim-Liebenzell et Merklingen-Hirsau (Calw). En aucun cas ce parti ne devait s'exposer au danger d'être séparé de ses renforts venant du Nord. Ensuite ce parti avait à examiner s'il devait attendre l'ennemi sur la rive droite ou la rive gauche de la Würm. Le terrain, les lignes de communication et les cours d'eau indiquent la rive droite pour ce but, et cela précisement dans les environs de Heimsheim-Merklingen. De cette manière on aurait pu résister le plus efficacement au corps Ouest qui s'avançait de la Forêt-Noire vers la ligne de chemin de fer. Mais le général von Falkenhausen marcha le 9 septembre avec la 26e division par Leonberg sur Weil der Stadt, la 27e division et l'artillerie de corps se dirigeant en deux colonnes sur Döffingen et Aitlingen, et la division de cavalerie A restant sur l'aile droite.

Pendant ce temps, le 15e corps s'avançait: la 31e divisions par Calw, Alt-Hengstedt; la 30e par Hirsau, Ottenbronn; la 41e par Liebenzell, Unterhauchstädt, l'ensemble de cette marche en formation serrée étant protegée sur le flanc droit par la division de cavalerie B, qui passe par Ostelsheim, et le flanc gauche étant couvert par la brigade de cavalerie du corps, de sorte que, sur la ligne Alt-Hengstedt-Unterhauchstädt, le corps n'occupait pas plus de 6 kilomètres. Par contre le général von Falkenhausen atteignait la Würm sur un front de près de 10 kilomètres pour se deux divisions — de Weil der Stadt à Aitlingen — et comme l'Empereur devait partir le 9 à 10 heures du matin pour Zollern, la bataille devait être livrée ce jour même avant dix heures. Comme, d'un autre côté, le 13e corps se trouvait encore en partie vers Stuttgart-Berg, il n'en résulta qu'une marche de 25 kilomètres, jusqu'à la Würm. Cette marche était d'autant plus pénible qu'elle s'exécutait en grande partie dans la grande forêt au sud-ouest de Stuttgart. Les troupes durent se mettre en mouvement peu après minuit déjà. Mais, dès le début, le général von Falkenhausen

s'écarta de la ligne générale du mouvement par la disposition de son aile droite. Après avoir traversé la Würm il tourna vers le Nord, se dirigeant vers Galgenberg et Simmozheim, et ne rencontra pendant ce mouvement qu'un faible détachement de flanc du général von Meerscheidt — 2 bataillons et quelques pièces d'artillerie — que l'on n'eut pas de difficulté à vaincre. A 10 heures la manoeuvre fut arrêté par l'Empereur.

Le général von Falkenhausen se trouvait avec les gros de son corps d'armée sur la rive ouest de la Wurm (il ne restait qu'une brigade sur la rive est, si nous sommes bien renseigné), faisant front vers le nord-ouest, et n'avait fait que peu de mal à l'adversaire. Pendant ce temps, celui-ci, continuant sa marche en masse, avait traversé la Würm avec des grandes forces dans la direction Merklingen-Heimsheim, et il avait donc séparé le général von Falkenhausen (13e corps) du 14e corps. Comme le général von Meerscheidt avait ses troupes réunies et qu'il disposait d'une division de plus, il avait gagné la partie tactique également. La journée eut donc un résultat totalement imprévu. Le 10 septembre il y eut repos. Mais pour le 11 septembre la direction des manoeuvres avait à établir une nouvelle base pour continuer les exercices. Ce jour-là le général von Bülow commandait les 13e et 14e corps réunis en parti Est; son quartier général était à Gross-Sachsenheim et il devait grouper sa fraction d'armée derrière la Glems, sur la ligne Schwieberdingen-Leonberg. Le parti Ouest devait occuper la ligne Heimerdingen, Eberdingen, Vaihingen. La journée du 11 septembre se passa donc en de légers combats d'arrière-garde, sous une pluie battante. Au soir de ce jour l'ancien parti Ouest faisait face au nord-est, et le parti Est vers le nord-ouest.

Par suite de ces mouvements, le parti Est se trouvait sur le flanc du parti Ouest. La répartition des forces était la suivante: Parti Est, 27e division: Leonberg, Hofingen; 26e division: Ditzingen; 29e Münchingen; 28e Schwieberdingen; la division de cavalerie A: à Asperg. — Parti Ouest: la division de cavalerie B: à Illingen; 39e division: Vaihingen; 41e : Enzweihingen; 31e : Hochdorf; 30e : Nussdorf. La direction de manoeuvres était donc parvenue à réunir les fractions d'armée par des mouvements adroits, dès les 11 au soir. Il est vrai que la ligne de la Würm était abandonnée. Le parti Ouest avait traversé la Forêt-Noire, ses colonnes n'avaient pas été battues; le point de savoir si le parti Ouest parviendrait à détruire le chemin de fer devait donc être élucidé le 12. La manière dont la direction des manoeuvres est parvenue à grouper dans les endroits ci-dessus les deux adversaires avant le 11 au soir, après le résultat si inattendu de la

ournée du 9, constitue si non la plus belle, au moins une des plus belles opérations exécutées par un état-major en temps de paix, toutes choses égales d'ailleurs. Il y a là un trait génial, et la seule disposition des deux armées permettait de prévoir avec assez de certitude les évènements du 12 septembre. Ce jour-là l'Empereur prit le commandement du parti Est. La division de cavalerie A se trouvait dans l'espace entre Markgröningen, Bissingen, Heutingsheim et Ludwigsburg. La division de cavalerie B devait faire un détour vers le nord et contourner le parti Est. L'Empereur avait quitté Karlsruhe peu après trois heures et pris le commandement à Thamm. Vers $6^1/_2$ h. les premiers coups de canon furent tirés dans les environs de Hochdorf. L'Empereur avait mis pied à terre près de Katharinenlinde, point situé entre le Glemsbach et Hochdorf et découvrant un vaste horizon. La 28e division s'était retranchée dans la position de Hardthoff, face a l'Ouest et, aidée au début par la 29e division, soutenait la lutte. La première dut enfin reculer. Entretemps les 26e et 27e divisions avaient gagné du terrain en avançant de Hemmingen et Heimerdingen, et il y eut un combat acharné pour le Zeilwald situé en avant de Hochdorf, vers le sud; ce combat mélanga fort les unités. Le parti Est obtint avantages sur avantages. L'Empereur prit, vers 9 heures, l'offensive sur le front avec les 28e et 29e divisions, de sorte qu'en ce moment toute la fraction d'armée se précipitait en un demi cercle sur la position de Hochdorf. L'Empereur, à cheval, accompagna l'attaque et l'ennemi fut chassé de sa forte position par les 28e et 29e divisions, après que l'artillerie eut préparé convenablement le succès. L'ennemi recula vers Rieth et Nussdorf en passant le Strudelbach.

Cette attaque grandiose, à laquelle 30—36 bataillons ont pris part, s'est malheureusement fortement agglomérée en s'approchant de Hochdorf; la position offrait une certaine analogie à St.-Privat. Les colonnes, s'avançant par un terrain découvert, auraient subi des pertes épouvantables. Le 12 septembre fut le jour de la manoeuvre théâtrale. On peut souhaiter et espérer que ce genre de tactique, qui vient de renaître, ne prendra pas racine.

Si l'on admet que cette attaque, conduite par l'Empereur, ait réussi — ce qui est quelque peu douteux, vu que la position du corps Ouest était extraordinairement forte — la fraction d'armée Est aurait accompli ce jour-là la mission qui lui était imposée. Le parti Ouest ne serait pas arrivé au chemin de fer en question et n'aurait probablement pas pu rentrer dans la Forêt-Noire, vu la position occupée sur son flanc par le parti Est. La pluie avait cessé, mais le sol était détrempé. Malgré cela les trouprs montées et l'artillerie ont vaincu

tous les obtacles sans trop de difficultés. La manoeuvre était finie à dix heures. L'Empereur se rendit à la critique où son attaque fut considérée comme ayant réussi.

Journée du 13 septembre.

Après l'attaque de Hochdorf-Höhscheid, que dirigea l'Empereur, les divisions du parti Est se trouvaient groupées sur un espace fort restreint et leurs unités étaient fort mêlées. Dans le Zeilwald, ainsi que sur ses lisières nord et sud, la situation rappelait celle qui se présenta le 3 juillet 1866 dans le bois de Maslawed. Les deux adversaires devaient, pour pouvoir manoeuvrer de nouveau, être remis en ordre et éloignés l'un de l'autre. Et comme l'assaillant avait été déclaré vainqueur, l'idée générale qui avait servi jusque là devait être changée, et la direction des manoeuvres avait toute liberté pour établir un thème nouveau pour le dernier jour. Les positions générales à la fin de la manoeuvre du 12 septembre étaient les suivantes: le 14e corps au nord du Zeilwald, le 13e corps dans ce bois et des deux côtés de ce bois, donc au sud du 14e corps; le 39e et 41e divisions du 15e corps (ouest) se trouvaient vers le nord, les 30e et 31e vers le sud, et les deux adversaires étaient groupés sur un espace de 6 kilomètres carrés. En déplaçant le 14e corps vers la droite (nord-est) et le 13e corps vers la gauche (sud-ouest) la direction des manoeuvres créait entre ces deux corps de la place pour le 15e. En orientant les trois corps vers le sud-ouest, on obtenait un dispositif convenable pour le combat final du 13 septembre. Mais les partis devaient alors changer de nom (couleur): celui de l'Ouest devait devenir le parti Est et vice-versa.

Comme on avait projeté de provoquer la rencontre tactique entre Ludwigsburg et Münchingen, sur le terrain connu sous le nom de „Langes Feld", il fallait un nouveau thême général et un nouvel ordre de bataille; il fallait aussi désigner les troupes contre lesquelles l'attaque sur le „Langes Feld" serait exécutée. Des changements aussi profonds aux mesures prises ne peuvent être apportés en temps opportun que dans un pays où les communications sont aussi faciles qu'elles l'étaient là et lorsqu'on a affaire à des éléments capables, d'une organisation parfaite, ayant des chefs d'une grande valeur, le tout conduit par une direction des manoeuvres à la hauteur de sa mission; sinon la marche des opérations n'aura rien de sérieux et ne sera qu'un spectacle offert aux curieux. Et encore la direction des manoeuvres doit-elle disposer d'un grand nombre d'officiers d'état-major expérimentés et vigoureux, ainsi que d'officiers (ou d'autres organes) de renseignements, afin de pouvoir élaborer et expédier les ordres nécessités par la

réorganisation, les déplacements, la direction des opérations, le séjour et l'entretien des troupes, et enfin pour surveiller l'exécution de ces ordres.

Une grande partie de ces travaux pouvaient avoir été prévus, étudiés et préparés et ils l'étaient sans doute aussi ; car la direction des manoeuvres avait été avisée, de longue date, que l'acte final se déroulerait sur le „Langes Feld“ et qu'une grande attaque de cavalerie s'y produirait. Mais quiconque supposerait que toutes choses étaient arrangées d'avance se tromperait fort. Il faudrait ignorer où se rendre mal compte des difficultés multiples qui sont à vaincre pour atteindre un but fixé d'avance, peut-être précisément parce qu'il est fixé d'avance. Et l'on peut prétendre, sans vantardise, que dans aucune autre armée on ne saurait imiter cette transformation si complète et si parfaitement conforme aux choses de la guerre qui fut prescrite le 12 septembre et exécutée le 13 d'une manière trop idéale pour que dans la réalité elle puisse l'être de la sorte. Et il n'y entrait peut-être qu'un seul élément irréalisable à la guerre: la réunion du nombre extraordinairement grand d'officiers d'état-major, d'arbitres, d'officiers chargés des renseignements et de l'établissement des croquis nécessaires pour ce travail; car en temps de guerre les éléments de cette qualité seraient introuvables en telle quantité, si les circonstances l'exigeaient. Mais tout ceci n'a trait qu'à l'exécution. Car pour concevoir une idée et la transformer en ordre, un grand nombre d'intelligences n'est nullement nécessaire. Cette opération fondamentale et décisive constitue la mission de quelques individus seulement. Et c'est pour eux un rare mérite que d'avoir réussi sans accroc cette opération si difficile. Les manoeuvres servent d'ailleurs à instruire tout le monde, et il est utile qu'elles donnent au plus grand nombre possible d'officiers d'état-major l'occasion de développer leurs qualités et de former leur jugement.

Pour la journée du 13 septembre, les 13e, 14e et 5e corps furent placés sous les ordres du roi de Wurtemberg, sauf toutefois les régiments d'infanterie 126, 172, 105, 171, 142, 112, 114 et 113. Les divisions de cavalerie A et B furent réunies en un corps de cavalerie sous les ordres de l'Empereur et adjointes au même parti. La division B ne fut pas modifiée; dans la division A on retrancha un escadron de chaque régiment, pour en former la cavalerie divisionnaire du roi de Wurtemberg; les régiments étaient donc à 4 escadrons et l'Empereur disposait, par conséquent, de 54 escadrons. Les bataillons de chasseurs 8 et 10, ainsi que quatre batteries à cheval y furent ajoutés. Le corps de cavalerie était donc dans les conditions voulues pour une opération indépendante. Le roi de Wurtemberg disposait en tout de 79 bataillons, 60 escadrons et 43 batteries, formés en 6 divisions d'infanterie et 2 divisions

de cavalerie. Il avait comme chef d'état-major le général von Lohser. Le général von Bülow commandait de nouveau le 14e corps qui avait été rejoint par la 39e division, rendue par le 15e corps. A la place des bataillons de chasseurs 8 et 10, on lui avait adjoint le régiment wurtembergeois n° 180 et les bataillons de pionniers 13 et 14. Cette fraction d'armée était designée, pour la journée du 13 septembre, par la couleur bleue et le chiffre I: elle devenait donc parti Est. — Le parti opposé, sous les ordres du général von Plessen, eut pour couleur le rouge — parti Ouest — et se composait du 20e corps (de manoeuvre) à 4 divisions (57e, 58e, 85e, 90e) ainsi que de la division de cavalerie D. Le noyeau du parti Ouest (rouge) était constitué par la 29e division (von Bissing) empruntée au 14e corps et la 41e (von Perbrandt) empruntée au 15e corps. Les 2 autres divisions étaient réprésentées par d'autres troupes au moyen de fanions (57e, von Fallois, et 85e, von Weiher). Le général von Plessen disposait de 24 batteries d'artillerie. La division de cavalerie D. était formée par la cavalerie divisionnaire des trois corps et comptait donc 6 régiments ou 30 escadrons sous le général von Winterfeld. Le général von Plessen avait pour chef d'état-major le colonel von Wittken. Le parti Ouest comptait en tout 48 bataillons, 30 escadrons, 24 batteries. La supériorité numérique du parti B était donc très grande, et malgré la forte position du parti Ouest et l'armement moderne, le résultat final ne pouvait être douteux.

Au soir du 12 septembre la fraction d'armée Est était répartie comme suit: 1 division du 13e corps près de Gebersheim et Rutesheim, l'autre près de Weissach et Flacht; le 15e corps occupait la zône Nussdorf, Rieth, Eberdingen, Aurich et Enzwaihingen; le 14e corps près de Vaihingen, Klein-Glattbach et Sersheim, Gross- et Klein-Sachsenheim; le corps de cavalerie se trouvait entre le Neckar et la Murr. Le parti Est savait que la colonne Nord du parti Ouest avait franchi le Neckar à Neckarweihingen et qu'il avait continué par Ludwigsburg sur Möglingen-Schwieberdingen. D'après les dires des prisonniers, l'ennemi (parti Ouest) était fort de 4 divisions dont celle du Sud avait ordre d'avancer sur Feuerbach par Waiblingen et Cannstatt. Les autres fractions du parti Est avaient atteint, le 12 septembre au soir, la ligne Renningen-Herrenberg et avait trouvé, entre Bothnang et Tübingen, l'ennemi qui devait être attaqué le lendemain (13 sept.). En conséquence la division de l'aile gauche du parti Est avait reçu ordre de marcher de Renningen par Eltingen sur Stuttgart, la 1e fraction d'armée (roi de Wurtemberg) devait tâcher de battre l'ennemi qui se trouvait devant elle et décider ainsi de la bataille. On avait donc supposé un second parti Est au Sud du premier, et celui-là était censé attaquer

l'ennemi de front pendant que le roi de Wurtemberg envelopperait son aile droite.

Le 12 au soir, le 20e corps, placé à l'aile droite du parti Est avait atteint Möglingen, Kornthal et Feuerbach. A 4 kilomètres plus au sud la colonne de droite du corps voisin de gauche était arrivée à Bothnang. L'ennemi (parti Est) était établi sur la ligne Leonberg, Heimerdingen. Hochdorf, Reidingen. A 10 heures du soir le général von Plessen reçut à Ludwigsburg le télégramme suivant envoyé de Stuttgart par le commandement supérieur: „Au sud du 20e corps, l'armée a atteint la ligne Bothnang-Tübingen; l'aile droite ennemie est établie près de Herrenberg. J'attaquerai demain et j'essayerai, en tournant à droite, d'envelopper l'ennemi avec mon aile gauche; le 20e corps formera le pivot de ce mouvement."

Les deux adversaires avaient donc l'intention de décider de la bataille du 13 septembre par une conversion à droite. Il en résultat, logiquement, une mission défensive pour le général von Plessen.

Le roi de Wurtemberg (parti Est) résolut d'attaquer l'ennemi sur la ligne Bitzingen-Markgröningen, en enveloppant son aile droite par Bissingen et Bietigheim. Dans ce but, le 13e corps devait s'avancer par Bitzingen et Nippenburg, le 15e par Schwieberdingen et Markgröningen; le 14e corps, franchissant l'Enz avec deux colonnes à Bissingen et avec une colonne à Bietigheim, devait marcher sur Asperg et Eglosheim. La ligne des avant-postes devait être franchie à 7 heures du matin. Le corps de cavalerie avait pour mission d'appuyer le mouvement du 14e corps et d'agir plus tard sur le flanc et les derrières de l'ennemi.

Dès 5 heures du matin, le général von Plessen avait installé la 90e division (von Perbrandt) sur le Riedberg, la 85e (von Weiher) sur le Knöbelberg, la 58e (von Bissing) sur le Lotterberg. La 57e Division se trouvait à l'ouest de Kornwestheim et la division de cavalerie D au nord-ouest de cette localité. Le Hohenasperg était occupé par un bataillon, une batterie, 1/4 d'escadron. La cavalerie de Plessens explorait la direction Marbach-Bietigheim. Toute la position était renforcée par des ouvrages.

L'arc dessiné au début par les troupes du parti Est, et qui passait par Ditzingen, Bissingen, Pleidesheim et l'angle formé au sud par le Neckar et la Murr, mesurait 35 kilomètres environ. La position du parti Ouest — du Lotterberg à Hohenasperg — dépassait 10 kilomètres. Le sol était séché à la surface et il y avait un vent frais; le ciel était couvert et la vue limitée malgré que les récoltes fussent rentrées. Le meilleur observatoire semblait être le point du Knöbelberg où une pierre commémorative marque l'endroit où l'Empereur Guillaume I s'est tenu en 1885. Comme on s'attendait à voir l'Empereur se rendre à cet

endroit, la pierre était ornée de drapeaux et un nombreux public s'y était rassemblé. Ce point est à la cote 349, et on pouvait, de là, étudier parfaitement les lignes et les ouvrages depuis le Lotterberg jusqu'au Riedberg. Depuis 7 heures du matin on entendait tirer des coups de feu par-ci par-là. A huit heures moins dix minutes, le dernier coup de pelle avait été donné sur le Knöbelberg, et le premier coup de canon fut tiré au Nord-Est.

Möglingen et Pflugfelden se trouvent dans un creux de terrain. Le clocher seul du premier de ces villages dépasse les hauteurs qui portent son nom; le Hohenasperg, les clochers de Ludwigsburg et de Kornwestheim ne peuvent être aperçus du Knöbelberg qu'à l'aide de jumelles. Le tir de l'artillerie devint bientôt plus vif dans cette dernière direction et le feu de mousqueterie s'y mêla bientôt; sur tout le restant du front le silence n'avait pas encore été rompu. Schwieberdingen et Münchingen se trouvaient devant le front de position fortifiée de von Plessen. Münchingen, placé dans un entonnoir profond était tellement enveloppé par les retranchements du parti Ouest qu'il aurait rapidement pu être détruit, et les longues lignes de tirailleurs de ce parti s'étaient si bien retranchées depuis le Lotterberg par le Knöbelberg jusqu'au Riedberg qu'on ne pouvait les découvrir avec les jumelles qu'au bout d'un certin temps. L'ensemble de la position affectait la forme d'un double fer à cheval; les trois hauteurs ci-dessus présentent de longues pentes inclinées qui favorisaient fort le tir. Du côté de Münchingen et de Schwieberdingen la position pouvait facilement être défendue, même contre des forces très supérieures; mais à l'aile droite la chose était plus difficile; c'est pour cela que le général von Plessen y avait posté ses réserves.

Vers 8 heures et demie les batteries du 15e corps gravirent les pentes de la rive gauche de la Glems. A huit heures quarante-cinq, celles du 13e corps ouvrirent le feu au sud de Hirschlanden. Pendant ce temps, le combat était devenu plus vif du côté du 14e corps. Le bruit du canon faisait réellement trembler la terre. Dès 9 heures et quart, on pouvait parfaitement apercevoir le mouvement enveloppant dont l'aile droite de von Plessen était l'objet. Mais le roi de Wurtemberg retenait encore les masses d'infanterie des 15e et 13e corps. Vers 9 heures et demie, le combat pour la position d'Osterholz devenait très-violent: on y envoya la division de réserve von Fallois. L'Empereur, avec son corps de cavalerie, avait accompagné la marche offensive des 28e et 39e division qui, se dirigeant de ce côté et passant par Ludwigsburg, avait mis ses 24 pièces en action. Par ce fait, l'aile droite du parti Ouest était enveloppée dès $9^3/_4$ heures. Vers ce moment, le roi de Wurtemberg donna aux 13e et 15e corps l'ordre d'attaquer.

Le moment etait bien choisi. On voyait distinctement les deux lignes avancer dans la direction de Schwieberdingen et des deux côtés de Münchingen, l'aile droite dirigée vers le Lotterberg; elles firent plusieurs arrêts mais avancèrent bientôt à nouveau, malgré une formitable ligne d'artillerie qui, du Strohberg, les prenait d'écharpe. L'enveloppement s'acheva à partir de 10 heures de ce côté, alorsque l'aile droite reculait vers Pflugfelden et les hauteurs de Kornwestheimer. Mais cette position ne put être conservée non plus. C'est ce moment que l'Empereur choisit pour attaquer avec son corps de cavalerie. La division de cavalerie D marcha à la rencontre du corps impérial, mais l'attaque de ce dernier, fort bien conduite, fut déclarée réussie; et lorsqu'on considère que l'aile droite du parti Ouest était fortement ébranlée, on ne peut, en effet, contester ses chances de succès. L'attaque commença à 10 heures quarante minutes et dura en tout 3 minutes quarante cinq secondes. 10 minutes plus tard l'aile gauche de von Plessen était culbutée. Le 13e corps avait chassé la division Bissing du Lotterberg et s'avancait par Munchingen vers le Knöbelberg; la 31e division ralliait le 13e corps au Nord. L'attaque du Knöbelberg par la 27e division fut certes l'action la plus brillante de toute la manœuvre. Je l'ai observée depuis le début — à part les quelques minutes que dura la charge de cavalerie —. Le terrain était fort difficile: une longue descente du Strohberg, avec plusieurs obstacles à franchir de front, ensuite une montée très rude; mais les lignes de tirailleurs, longues de plusieurs kilomètres et s'avancant par bonds, se mouvaient dans le plus grand ordre en conservant exactement la direction jusqu'après l'assant et les salves de poursuite, c'est-à-dire jusqu'au but. Lorsqu'on sonna „halte", toute la division était deployée dans un ordre parfait, à 100 mètres environ de la pierre Guillaume.

Tout le monde était convaincu que la victoire lui était due; toutes les musiques jouaient et le spectacle était vraiment grandiose. Nous avons vu là combien une attaque en masse par l'infanterie peut produire de l'effet, si elle est préparée avec circonspection, si elle est entamée convenablement et poussée à fond sans précipitation. Si on établissait une comparaison entre cette attaque et celle exécutée la veille à Hohscheid, le résultat ne serait pas à l'avantage de cette dernière. Ce qu'il fallait surtout admirer, c'était la manière d'avancer de couvert en couvert et sur plusieurs lignes, très longues et ouvertes, se suivant depuis le franchissement du Strohberg. Il est vrai que le 13e corps avait un point de direction formé par les drapeaux dont la pierre Guillaume était ornée; le point restait constamment visible, du moins pour les chefs. Le sort de la bataille se décida donc sur les deux ailes dans l'espace de 10 minutes: à 11 heures la manœuvre était terminée par l'enveloppe-

ment complet de la position von Plessen. Il est probable qu'aucune pièce de l'artillerie de son aile gauche n'aurait pu échapper, et quelques fractions seulement de son infanterie auraient pu être sauvées. Dans les circonstances données, l'artillerie devait se sacrifier. —

On a fait remarquer, que durant ces manoeuvres tout a marché autrement qu'on ne l'avait prévu. et, il faut l'avouer, que la direction des manœuvres ne l'avait projeté. On a surtout critiqué le changement apporté au thème initial. Mais le profane luimême est actuellement à même de se faire une idée approximative des travaux considérables qu'il faut exécuter en vue des grandes manœuvres: le terrain doit être reconnu par l'état-major, les listes de logement doivent être établies pour chaque jour, tout doit être préparé en vue de l'entretien convenable des troupes, etc. Il est clair que, une fois le plan général établi, tout changement important qu'on y apporte peut se repercuter, pour chaque journée des manœuvres, jusque sur la dernière unité. Cette fois il s'agissait de projets complètement nouveaux et dont chacun, soit dit sans forfanterie, a été exécuté à la perfection. C'est précisement dans ces changements, non prévus et impossibles à prévoir, qu'on a dû apporter au plan de manœuvres primitif, que réside la haute importance des manœuvres de cette année.

D'ailleurs, à la guerre, l'imprévu constitue la règle générale, même lorsque la situation des partis est connue. Les nombreuses surprises, avec lesquelles le commandant supérieur doit surtout compter ne peuvent jamais se présenter en temps de paix et ne peuvent donc influencer la direction des manœuvres. Mais il en était autrement cette fois. Sans vouloir critiquer l'idée générale du début, on peut dire que, vu la situation mo erne, elle semble un peu vieillotte, surtout pour un début de campagne, et ne paraît pas non plus correspondre avec l'importance que de Moltke attribuait, comme on sait, à une concentration sur la ligne Germersheim-Landau, sur la rive droite ou la rive gauche du Rhin. Mais ce sont là des choses d'ordre secondaire. L'idée générale était utilisable parce qu'elle formait la base d'une opération stratégique comme on n'en a pas exécuté jusqu'ici en Allemagne. Et cette opération exigeait la traversée de la Forêt-Noire centrale, dans la direction Strasbourg-Stuttgart. Comme la rencontre tactique avait été prévue pour le moment où le parti Ouest sortirait de la Forêt-Noire et comme le 13e et le 14e corps étaient encore à la revue le 7 et le 8 septembre, il fallait donner une avance de plusieurs jours au parti Est.

Il n'y a pas de doute qu'au début il entrait dans les intentions de la direction des manoeuvres d'utiliser plus largement que cela ne s'est fait la grande trouée de Pforzheim, à la fois noeud de toutes les routes

et de chemins de fer bien outillés. Il avait fallu établir les tableaux de logement et désigner l'emplacement des magasins en conséquence. C'est là que s'est présentée la première situation dont on peut dire qu'elle avait une certaine analogie avec celles de la guerre: le typhus venait de faire son apparition à Pforzheim et dans les environs; ce qui empêchait d'occuper la ville et les localités voisines. D'après ce qu'il a été possible d'apprendre, c'est le 17 août au soir qu'on avait décidé de ne pas accuper cette ville — donc à une époque où les travaux les plus importants de préparation des manoeuvres devaient être terminés. Il s'agissait donc, tout en conservant l'idée générale primitive, d'exécuter les manoeuvres plus au Sud.

Dès le 5 au matin, le 15e corps, qui avait assisté à la revue du 4 septembre, commença ses brillantes marches à travers la Forêt-Noire centrale: la colonne de gauche passa par Steinbach, celle du centre par Achern, celle du Sud par Oberkirch, et elles devaient atteindre, le 8 septembre, la Nagold et l'Enz entre Calw et Neuenburg. Toutefois ces opérations ne rendirent pas le parti Ouest maître des débouchés Est de la Forêt-Noire; il devait, de plus, se rendre maître des points de passage de la Würm. Aussi, le 8 septembre, la cavalerie de ce parti s'avançait elle à l'Est de la Würm où elle rencontre des détachements ennemis. Mais pendant l'après-midi de ce jour le parti Est (général von Falkenhausen) conserve les passages de la Würm depuis Weil der Stadt jusqu'à Mühlhausen.

La marche proprement dite à travers la Forêt-Noire dura donc quatre jours pendant lesquels la colonne Sud avait à franchir le plus grand espace et la colonne Nord le plus petit. Jusqu'au soir du 8 septembre les trois colonnes étaient séparées pendant leur marche et hors d'état de se soutenir mutuellement, ce que d'ailleurs l'ensemble des manoeuvres ne comportait pas. Malgré cela, chaque colonne devait marcher comme en temps guerre. Les hommes avaient la charge complète, et chaque colonne devait prendre les mesures de sûreté voulues. Seul celui qui connaît en détail la Forêt-Noire centrale et qui a visité chacune des trois routes, peut se faire une idée des efforts extraordinaires fournis par les troupes qui ont traversé ce massif en 4 jours, sans en être visiblement fatiguées, et qui, le 5e jour, se trouvaient parfaitement en état de combattre, réunies en corps sur la Würm. Avant de commencer cette marche, le 15e corps venait de terminer une série de manoeuvres des plus fatigantes, dont une exécutée par le corps en entier contre un ennemi marqué. Toutes les troupes étaient donc bien entraînées. Le 15e corps ne se compose pas d'Alsaciens, mais il est recruté dans les régions les plus diverses de l'Allemagne: le plus fort contingent lui vient des bords du Rhin et du Nassau, y compris

Francfort s/M. Cette marche constitue donc un terme de comparaison entre le dégré de résistance des diverses populations allemandes; on n'a guère constaté de différence. La 31e division qui avait à fournir la marche la plus rude s'est — paraît-il — le mieux comportée. Les 5 et 6 septembre il régnait une chaleur tropicale sur les routes de la Forêt-Noire; le 7 seulement il y eut un peu de pluie; l'atmosphère était lourde, humide et par moments étouffante, de sorte que cette journée fut probablement la plus rude de toutes. Mais celui qui a observé le 15e corps sur la Würm, et le 13 septembre, à la fin de toutes les opérations, ne pouvait manquer d'être étonné de la vigueur inaltérable de ces troupes après des efforts aussi extraordinaires.

La marche de la 31e division par le défilé du Kniebis, qui se trouve à une altitude de 991 mètres, est encore remarquable pour une autre raison. Cette division, sur l'ordre de son chef ou du général von Meerscheidt — peu importe — marchait en deux colonnes d'une brigade, l'une d'Oberkirch par Oppenau-Petersthal, l'autre par Oppenau-Rossbühl vers le Kniebis. La première route est la plus longue; la seconde, mesurée au compas, est plus courte, elle est cependant fort raide. C'est cette route que la moitié de la 31e division suivit. Dans sa plus grande partie elle est tellement étroite que, les faisceaux étant formés par section, il restait aux hommes à peine assez de place pour s'asseoir; en plusieurs endroits elle longe des précipices de près de 100 mètres de profonteur et à bords presque verticaux. On avait eu soin de faire précéder les troupes par des voitures transportant chacune 10 hectolitres d'eau. Mais il fallut vider les tonneaux pour permettre aux voitures de monter. Les troupes durent encore les y aider. Toutes ces difficultés furent vaincues par la 31e division exactement en trois heures et demie, et cependant la colonne passant par Petersthal atteignit le plateau du Kniebis avant celle qui prit le chemin le plus court mais le plus escarpé par Rossbühl. Pendant cette marche dans la Forêt Noire, les troupes préparaient ordinairement leur repas en plein air et prenaient ensuite des cantonnements serrés. Elles y étaient généralement fort à l'étroit, mais les populations badoises et wurtembergeoises ont fait leur possible pour préparer aux troupes un gîte convenable. Chacun leur en saura gré.

Sur les autres routes, les conditions de marche étaient analogues; la Grand'-route vers le Kniebis est d'ailleurs une voie vraiement belle. Les beaux et vigoureux sapins de la Forêt-Noire la bordent à droite et à gauche de leur branchage touffu, et ces arbres sont tellement bien plantés et soignés qu'aucune branche ne dépasse ni ne gêne et que l'on se croirait au milieu d'un parc grandiose. La partie empierrée de la route est unie comme un parquet, et les accotements sont mieux

entretenus que les allées de maint parc princier; nulle part en Allemagne, d'ailleurs, on ne s'attache autant à posséder de bonnes voies de communication que là.

Napoléon I considérait encore la Forêt-Noire comme un obstacle pour les opérations militaires. Il est inutile de faire remarquer que cet avis n'est plus partagé par notre état-major. En tout cas fallait-il faire l'essai d'une marche à travers cette région. Le 15e corps a brillamment réussi cet essai. Mais on ne pourra jamais imposer une tâche pareille qu'à des troupes parfaitement entraînées en vue de la guerre; d'autres troupes s'abîmeraient en grande partie en exécutant cette marche dans les mêmes conditions que ce corps et les colonnes isolées n'arriveraient en aucun cas sur la Würm en état de combattre. Tout bien compté certaines unités ont fait, dans les conditions ci-dessus, de 50 à 60 kilomètres en 2 jours.

Le nouveau thème général.

Les 9 septembre a amené une seconde surprise pour la direction des manoeuvres. Elle était tellement grave dans les conséquences qu'elle influa sur tout le cours des opérations; et cette journée seule contient plus d'enseignements — stratégiques surtout — pour la direction et les arbitres, que toutes les autres journées réunies. On sait que la direction des manoeuvres reçoit avis des dispositions prises de part et d'autre, et elle a le droit d'intervenir si, aux cours des opérations, elle trouve que leur marche ne convient pas à ses intentions. Elle peut, p. ex., faire arrêter un parti, tout en laissant continuer l'autre. D'après leur disposition, on pouvait voir que les ailes intérieures des partis Est et Ouest se heuteraient le 9 septembre sur la route de Calw—Alt-Hengstedt—Weil der Stadt.

Il était visible aussi que les autres colonnes des adversaires se placeraient parallèlement dans la direction nord-ouest, sud-ouest, c'est-à-dire par Unterhauchstädt, Ottenbronn, Althengstädt et Gechingen. Cela n'entrait pas du tout dans les intentions de la direction des manoeuvres. On pouvait en conclure que les deux adversaires risquaient de passer l'un à côté de l'autre, à moins qu'on ne fit modifier, pendant l'opération, la situation réciproque des deux adversaires. Mais du moment qu'on permettait aux deux partis d'arriver sur la ligne ci-dessus, il devenait difficile et peut-être même impossible de faire reprendre à temps à la manoeuvre la direction voulue. Et non seulement cela s'est produit, mais, pour des motifs qu'il est impossible de déterminer pour le moment, la colonne Sud du parti Ouest a pu tourner vers le Nord devant Althengstädt et, sous la protection d'un petit détachement, longer le parti Est. Dès que cela se fut produit la manoeuvre cessa.

Celui qui est d'avis qu'à une manoeuvre tout doit marcher comme à une réprésentation théâtrale appréciera sévèrement cet évènement. Mais un peu d'imprévu fait, en général, apprendre d'avantage, en temps de paix, que toutes les choses les mieux réglées, et chacun sait qu'à la guerre la marche des évènements est souvent tout autre qu'on ne se l'était figuré. Ce qui s'est produit ressemblait donc absolument à ce qui se produira le plus souvent dans la réalité. Par des mesures excellentes et exécutées avec la rapidité qu'on lui connaît, le général von Meerscheidt avait, effectivement dérangé tout le plan des manoeuvres; ce qui, dans le cas présent, ne peut constituer un reproche; ce général avait, stratégiquement, bien calculé et bien opéré; et l'on peut, par cet exemple, se rendre compte de la grande importance de la stratégie. Le général von Falkenhausen devait se demander ceci: de quelle manière, c'est-à-dire sur combien de routes et dans quelles directions le 15e corps peut-il avoir traversé la Forêt-Noire; en quel endroit puis je le mieux surprendre ce corps encore en marche en plusieurs colonnes; de combien puis-je appuyer vers le sud pour cela, sans risquer, si je rencontre le 15e corps réuni, d'être coupé des renforts (28e et 29e divisions) que j'attends dans la direction du nord-est?

Les avis officiels reçus par le général von Falkenhausen lui auraient rendu cette déliberation malaisée; mais comme, en temps de guerre, on peut trouver des renseignements en dehors de ceux reçus officiellement, je ne vois pas trop pourquoi cela se pourrait moins en temps de paix. Et d'après ce que nous avons observé, la marche du 15e corps était assez clairement indiquée, depuis le 7 au soir, par les communications officielles et privées faites à la presse; et le général von Falkenhausen, ainsi que les officiers de son état-major, avaient certainement reçu, par la poste ou autrement, des renseignements là-dessus. De tout cela, semble-t-il, le général von Falkenhausen aurait dû conclure qu'il fallait tâcher de surprendre, plus au nord, les colonnes isolées du 15e corps. La place de sa division de cavalerie était à l'aile gauche et non à l'aile droite. Son infériorité numérique lui commandait de tenir ses troupes réunies, et le moyen le plus simple pour surprendre l'adversaire, dans ces conditions, était le meilleur: il aurait fallu barrer la sortie en occupant une position convenable. Au lieu de cela von Falkenhausen s'éloigne beaucoup trop vers le sud, fatigue ses troupes par une marche de nuit pénible et laisse enfin ses communications à découvert. Il dut donc perdre la partie, tant au point de vue stratégique que tactique.

La direction des manoeuvres ne put se soustraire aux conséquences de tout cela. Il suffit d'ailleurs de rappeler que le 9 septembre le comte Waldersee était arbitre en chef et qu'il a certainement approuvé

les mesures prises par le général von Meerscheidt. En conséquence de sa décision arbitrale les manoeuvres sur la Würm ne purent continuer. Il s'agissait, pour les troupes du parti Est qui avaient été séparées en deux par le parti Ouest, de leur permettre de se rassembler en arrière dans une position convenable. C'est pour ce motif, et non pas à cause du mauvais temps persistant, qu'on n'a exécuté que des marches de guerre le 11 septembre. Les deux adversaires auraient souffert également du mauvais temps, et chacun sait que le temps était presque toujours mauvais les jours de nos victoires. On a trouvé là un prétexte plausible à servir au public; seulement ce n'est pas la direction des manoeuvres qui le lui a servi.

Comme on avait décidé de permettre à la fraction séparée du parti Est de rallier son unité, il fallait bien donner à ce mouvement un semblant de réalité. Il ne restait donc qu'à faire reculer ce parti d'une journée de marche et d'abréger d'autant les manoeuvres. C'est pour cela que la dernière journée de manoeuvres (14 septembre) à été supprimée, que les opérations du 12 septembre se sont déroulées sur le terrain choisi pour le 13, et celles du 13 à l'endroit choisi pour le 14.

La thèse suivante de de Moltke trouve donc en quelque sorte son application ici: „Les erreurs commises lors de la concentration ne peuvent généralement plus être réparées pendant toute la durée de la guerre.“ — Le général von Falkenhausen commit une erreur le 9 septembre, au point de vue stratégique. Dans la réalité cette seule méprise lui aurait fait perdre la partie, sans espoir de pouvoir réparer le mal.

Nous avons déjà parlé du choix des positions prises le 11 septembre au soir et de la rencontre tactique qui s'ensuivit entre le Struddelbach et le Glemsbach. Les positions étaient nécessairement connues dans tous leurs détails, dès l'établissement du plan de manoeuvres. Ceci, toutefois, ne modifie en rien ce que nous en avons dit antérieurement.

Après que l'Empereur eut repoussé, le 12 septembre, le parti Ouest, il était naturel qu'on cherchât une nouvelle idée générale pour le 13 septembre. Celle-ci, naturellement, était basée également sur des projets tactiques établis de longue date: On voulait donner à tous les chefs et à toutes les armes l'occasion de faire valoir leurs qualités et leurs aptitudes. Le terrain dit „Langes Feld“ semble créé pour cela. Dans ces conditions, on ne peut qu'approuver que le thême stratégique ait été façonné suivant les besoins de la rencontre tactique. Mais la nouvelle idée générale était une surprise pour les troupes et les curieux; on ne peut blâmer ce changement de thème. En règle générale, il se produit dans toutes les manoeuvres une opération tactique décisive le premier ou, au plus tard, le deuxième jour, et, pour continuer les exercices, la direction des manoeuvres se trouve alors dans la nécessité

de créer des situations plus ou moins vraisemblables suivant la première idée générale, en déplacant continuellement les troupes sur un espace restreint, et cela dans le seul but de conserver cette première idée. Par ces artifices on en était arrivé jadis à ne plus produire qu'une série de tableaux par lesquels on apprend naturellement peu, quelle que soit la quantité de poudre brûlée. Il vaut mieux que la direction des manoeuvres abandonne entièrement la première idée générale, comme elle l'a fait ici, et qu'elle en donne une autre. Si l'on réussit à la garder secrète jusqu'au dernier moment, de telle sorte qu'elle soit vraiement neuve pour tout le monde sauf pour la direction des manoeuvres, on a alors créé une situation comme il s'en présente à la guerre, pour autant, bien entendu, que cela est possible en temps de paix. Car les commandants des troupes et de l'intendance doivent alors, dans le temps le plus court, prendre leurs mesures d'après les nouveaux points de vue.

La nouvelle idée générale devait enfin permettre d'embarquer, le 14 septembre, 54000 hommes aux stations de Stuttgart-Nord (10 bataillons), Cannstatt (1 bataillon), Zuffenhausen (7 bataillons), Kornthal (6 bataillons), Ditzingen (9 bataillons), Leonberg (4 bataillons), Kornwestheim (16 bataillons), Ludwigsburg (13 bataillons), Baihingen (3 bataillons), Bietichheim (14 bataillons), Gross-Sachsenheim (4 bataillon). On voit, d'après tout cela, que la direction des manoeuvres avait de quoi s'occuper du 12 au 13 septembre. Les préparatifs pour l'embarquement en masse de toutes ces troupes étaient naturellement faits de longue main. Mais comme le départ, primitivement fixé au 14, fut avancé d'un jour, le tout était à refaire en partie.

C'était là un cas nouveau pour la direction des manoeuvres et pour l'administration des chemins de fer. La décision fut prise à ce sujet le 10 au soir. Si, malgré cela, le départ des troupes à pu se faire sans accroc, toute personne un peu au-courant de ces choses devra admettre que ce fut une opération extraordinaire exécutée dans des conditions qui ne se présenteront peut-être même pas lors d'une guerre.

Le commandement de l'Empereur.

La rencontre tactique du 13 septembre s'est produite très régulièrement, grâce à l'habilité du commandant supérieur. Rarement de telles masses se sont trouvées pendant trois heures consécutives au combat (ou en marche et au combat). Il n'y eut pas d'interruption complète, la terre tremblait constamment. Il n'y eut pas de sonnerie pour faire suspendre ni pour reprendre le combat. Les grandes masses restèrent constamment en mouvement vers le but et cela parce qu'on avait laissé une grande liberté d'action aux commandants en sous-ordre,



S. M. l'Empereur et sa suite.

dont l'Empereur faisait partie. Tout concordait jusque dans les moindres détails, sans qu'on puisse dire qu'on ait dû, pour arriver à ce résultat, faire usage d'artifices non praticables à la guerre. Nous ignorons si, cette année comme les années précédentes, quelques ignorants blâmeront devant d'autres ignorants les attaques des masses de cavalerie; pour autant qu'on puisse en juger d'après les éléments d'appréciation dont on dispose, on peut affirmer que la conduite du corps de cavalerie par l'Empereur, le dernier jour des manoeuvres, mérite tous nos éloges. Ce corps ne restait pas collé à l'armée proprement dite, il a recherché lui même la direction à donner à son attaque dans des mouvements très étendus et en franchissant le Neckar par deux fois, mais cela toutefois sans perdre le contact avec le corps voisin (la 14e). De la Pierre Guillaume sur le Knobelberg ou pouvait parfaitement voir, dans la direction du clocher de Kornwestheim, la mise en action de l'artillerie du corps de cavalerie, au moment propice. Cette pression exercée sur le flanc et même sur les derrières du général von Plessen a contribué beaucoup à provoquer le dénouement à l'aile droite. Cela montre ce qu'un corps de cavalerie peut donner si l'on utilise toutes les qualités que présente sa nature spéciale. Et l'Empereur y est parfaitement parvenu. L'attaque même qu'il a conduite ne peut être jugée qu'à un seul point de vue: à savoir si le moment en était judicieusement choisi, si elle a été entamée et poussée à fond de la manière voulue et si elle a atteint un point réellement faible de l'ennemi. Sans risquer d'être accuse de byzantimisme on peut affirmer que ces conditions ont été remplies. On pourrait peut être prétendre que l'attaque s'est produite un peu tard et qu'aucun but sérieux ne s'est plus trouvé devant elle, qu'un autre chef l'eût peut-être entreprise après que la première position eut été abandonnée par l'ennemi. Mais il n'y a pas le moindre doute que le succès aurait été plus sûr après évacuation de la deuxième position par l'ennemi. Il est certain que le sort de la vraie bataille était décidé déjà en ce moment-là, mais l'Empereur eut transformé l'échec en désastre, forçant l'ennemi à mettre bas les armes. —

Rattachons à ceci quelques autres observations générales. Nous avons d'abord été frappés du haut dégré de mobilité de l'artillerie, malgré que pendant les deux jours de combat le sol fût détrempé. Plusieurs fois, les batterie ont changé de position à l'allure la plus vive, tout en gravissant une assez forte pente. Malgré cela, nous n'avons pas vu une seule pièce en détresse ni même en retard. Quant aux disjonctions des fortes unités d'artillerie comme on en pouvait fréquemment constater aux grandes manoeuvres de Hanau, on n'en vit pas la trace. Un autre point mérite l'attention: c'est la question de l'ouver-

ture du feu par l'artillerie. Pendant les deux principaux combats la distance était de 4000 mètres et d'avantage. Les positions de l'artillerie ne pouvaient être reconnues que par la lumière du coup de canon; mais par un temps tout-à-fait clair cela eût été beaucoup plus difficile, peut-être même impossible. Dans beaucoup de cas on ne pouvait apercevoir les pièces isolément qu'à l'aide de jumelles. Il est indiscutable que si l'observation devient tellement difficile, l'effet du tir ne peut être que faible. Ce n'est qu'à la deuxième position d'artillerie — vers 2500 mètres — qu'on pouvait mieux observer et mieux juger. Du reste, les changements de position de l'artillerie ont été rares. Nous n'avons pas remarqué une seule fois que l'artillerie ait suivi l'attaque de l'infanterie. La conduite du tir de l'artillerie ne l'aissait absolument rien à désirer. A ces fanions on pouvait reconnaître distinctement si son tir était dirigé sur l'infanterie ou sur l'artillerie; et les officiers chargés de prendre les croquis pouvaient inscrire rapidement tout événement qui se produisait chez l'ennemi. En règle générale le tir d'artillerie durait depuis une heure quand l'infanterie apparaissait. Les colonnes d'infanterie étaient fort rares; déjà à 2500 mètres, au passage des crêtes, l'infanterie se montrait en longues lignes déployées l'une derrière l'autre et ouvrait le feu suivant les circonstances, mais généralement aux grandes distances, dans quelques cas seulement aux distances moyennes. Il est vrai qu'il y eut une exception à cette règle le 12 septembre lors du combat de Hohscheid-Hochdorf. Là, le combat fut généralement livré par des colonnes qui, en réalité, n'auraient obtenu que peu de résultats. Plus encore qu'au combat, l'ordre le plus grand régnait pendant les marches. Dans la retraite du 13e corps, depuis la Würm jusqu'à la position Leonberg—Ditzingen, les routes n'étaient barrées en aucun endroit, la circulation ordinaire n'était pas interrompue. Les colonnes de voitures nécessaires à l'entretien des troupes étaient conduites avec le même souci d'ordre. On se rappelle que l'Empereur a donné un ordre spécial à ce sujet, l'été dernier. On en pouvait facilement constater l'effet. Nous n'avons pas vu de traînards ni d'éclopés auprès des voitures, et leurs conducteurs ainsi que le personnel à pied avaient des tenues très propres. L'excellent état de santé de toutes les troupes, malgré les grands efforts et le temps affreux, peut être attribué à la surveillance des chefs et à la prudence des hommes. Les malades et les éclopés étaient expédiés de leurs cantonnements et bivacs sur les hôpitaux les plus voisins. Les fatigues de la marche étaient toujours très grandes, mais malgré cela nous n'avons jamais trouvé les routes bordées d'éclopés ayant quitté la colonne pendant la marche. A la fin des manoeuvres nous avons vu passer les 29e et 31e divisions en totalité ou au moins en très-grande partie.

Toutes les troupes avaient l'air frais et dispos, partout on entendait de joyeuses chansons de marche, et surtout l'état irréprochable de la chaussure était frappant. La cavalerie elle aussi a très bien supporté les grandes fatigues, elle que nous avons pu voir était, en général, en très bon état à la fin des manoeuvres. Il y a eu évidemment quelques exceptions et elles ont d'autant plus fort frappé l'attention. C'est ainsi qu'on a remarqué immédiatement que le 9e hussards et le 25e dragons avaient beaucoup souffert; les premiers avaient servi de cavalerie divisionnaire, les derniers avaient fait partie de la division de cavalerie A. L'artillerie était, en général, en fort bon état: tous les chevaux bien en chair, bien soignés, bien vifs. On peut donc prétendre que les manoeuvres impériales de cette année occuperont une place spéciale parmi les grandes manoeuvres annuelles, à cause de leur conception, des modifications logiques et en partie imprévues qu'on y a apportées, et de l'état parfait dans lequel les troupes se trouvaient à la fin des opérations. —

Lors de la grande revue passée dans la plaine de Villiers, à l'issue de la guerre de 1870/71, Guillaume I dit au général von Obernitz: „En règle générale les troupes ne s'améliorent pas au cours d'une longue guerre. Vous en êtes pourtant arrivé à améliorer les troupes wurtembergeoises.“ Les nécessités de la guerre et la volonté d'un homme énergique et experimenté avaient corrigé les défauts que les troupes wurtembergeoises devaient à l'ancienne organisation wurtemburgeoise. Les généraux von Wagener et von Sukow avaient, dans leurs projets de réorganisation de l'armée wurtembergeoise, basés sur le système des milices, signalé les défauts des lois militaires en vigueur jusque là. Après les expériences de 1866 on commenca la réorganisation, après entente avec la Prusse et sur le modèle de l'organisation militaire de celle-ci. Dès ce moment, on ne parla plus d'introduire le système des milices et il n'y a plus dans le Wurtemberg que quelques rares partisans de ce système. Il s'est produit de la sorte une transformation complète, un peu lente et prudente il est vrai, mais aussi marquée du côté sérieux et pondérant du caractère souabe. Il s'agissait de ménager les susceptibilités des Wurtembergeois, d'écarter d'avance le soupçon de la „prussification“ et de sauvegarder les droits constitutioneels du Wurtemberg. Malgré tout il s'est formé deux partis et ils n'ont pas encore disparu actuellement. L'un est plutôt militaire, l'autre politique. Les premiers recherchent, en principe, à se rapprocher le plus possible de la Prusse, à mettre l'organisation militaire le mieux possible d'accord avec celle de la Prusse, et ils veulent naturellement une égalité complète pour les mititaires des deux pays. Ils ne verraient même pas d'un mauvais oeil une fusion entre les deux corps d'officiers, comme

cela s'est fait pour les Badois et les Hessois, ou plutôt il la verraient volontiers. L'autre groupe voulait maintenir surtout les choses spéciales au Wurtemberg et craignait pendant longtemps de voir, par suite de l'application d'idées prussiennes dans l'armée wurtembergeoise, celle-ci changée simplement en un corps de l'armée allemande, donc la „prussification" tant redoutée. Ce parti avait d'ailleurs pour lui le texte des conventions militaires et le diapason de ces discussions montait parfois fort haut, suivant que le général prussien envoyé en Wurtemberg dirigait ses affaires plus ou moins adroitement. La période la plus aigüe se rattache au nom d'Alvensleben, la plus calme à celui de Lindequist.

Depuis que le roi actuel est monté sur le trône, l'idée d'une fusion a fait des progrès sérieux, sans qu'on songe toutefois à modifier les conventions auxquelles on veille en Wurtemberg avec jalousie. Le Roi, connaissant l'armée prussienne pour y avoir servi, désirerait surtout voir les deux corps d'officiers fusionnés. L'ancien corps d'officiers wurtembergeois se composait de deux classes: la classe militaire et la classe sociale. On n'eut pas de difficulté à faire accepter les idées prussiennes par ceux du premier de ces groupes, mais il n'en fut pas de même pour les autres. Une partie des officiers wurtembergois étaient issus du cadre de sous officiers et il y avait, a côté de cela une autre catégorie fort instruite. Il fallait donc s'en remettre à l'action du temps, et il a fallu laisser passer toute une génération pour unifier les deux catégories. Il n'y a plus actuellement au corps wurtembergeois qu'une demi-douzaine d'officiers du vieux régime. Les officiers wurtembergeois ont leurs casinos comme en Prusse; il existe une liaison étroite entre les deux corps, par l'échange régulier d'officiers prussiens et wurtembergeois. On se connaît, et chacun sait que les relations journalières sont le meilleur moyen de faire tomber les préjugés, pour n'avoir finalement plus qu'un but. Celui qui actuellement ne regarde pas au numéro ni aux couleurs nationales croirait voir un corps prussien dans le 13e corps, tant les particularités extérieures ont disparu: la tunique à une rangée de boutons y est pour beaucoup. En tout cas l'uniformité extérieure est plus complète que cela n'est le cas pour les deux corps saxons et même pour la division hessoise (la 25e).

Dans le fond l'uniformité est encore plus complète que dans toutes les choses extérieures. Les revues, la marche, l'escrime, les moeurs et le degré d'instruction sont absolument les mêmes, tant pour la troupe que pour les officiers. L'esprit militaire s'est fort développé au Wurtemberg. Il faut, pour constater cela, parler aux hommes qui ont servi. Et on découvre alors un point qui est tout à l'honneur du Wurtembergeois: il est Wurtembergeois, mais sans restrictions particularistes ni autres aspirations spéciales. Il veut rester Wurtembergeois

comme soldat aussi, rivaliser comme tel avec les autres populations allemandes, et même les surpasser si possible. Ainsi, par exemple, le corps d'armée rhénan ne représente plus actuellement les populations rhénanes et il en est de même des autres corps; mais les Wurtembergeois, les Badois, les Bavarois et les Saxons ne sont presque pas mêlés à d'autres populations, dans leurs corps particuliers qui sont ainsi formés par une seule population. C'est pour cela qu'on qu'on parle avec raison de troupes wurtembergeoises, badoises etc. et de leurs travaux. Les éloges que l'Empereur et le roi de Wurtemberg ont adressés au 13e corps ne constituent pas un simple acte de politesse: ils sont absolument mérités et s'appliquent également au corps badois. Les Souabes et les Badois sont des natures différentes, mais tous deux ont beaucoup de qualités physiques pour le métier des armes. Ils sont forts de constitution, d'une taille un peu au dessus de la moyenne, excellents piétons et en général habitués à une nourriture simple et frugale. Le Souabe est, de plus, un excellent tireur par nature: le 13e corps a presque régulièrement les meilleurs résultats de tir.

Bienque les 13e et 14e corps — la brigade de chasseurs exceptée — soient fournis par des populations allemandes homogènes, on ne pouvait guère constater de différence remarquable entre eux et le 15e corps, assez mélangé quant aux races. Il ressort de là combien l'uniformité dans l'instruction est importante. Depuis 1870, l'armée allemande a beaucoup gagné quant au nombre, mais ses qualités ont augmenté bien d'avantage. Toute une génération a passé par cette bonne école qu'est l'armée, et on a travaillé sérieusement partout. Par les réformes introduites la puissance militaire de l'Allemagne du Sud a augmenté beaucoup plus que ne le disent les chiffres des effectifs créés.

Il ne reste à ajouter que quelques mots sur certains détails. Il y a d'abord le logement et l'entretien des troupes. En principe elles étaient nourries par les magasins; les vivres étaiens bons, surtout le pain. Les colonnes arrivaient régulièrement assez tôt, et la soupe pouvait être préparée pour midi ou même avant. Il y avait toujours beaucoup d'ordre dans les colonnes, la route n'était jamais obstruée; une seule fois une voiture sanitaire échouée a entravé pendant longtemps la circulation sur la route de Ditzingen-Stuttgart. Les troupes étaient en général fort bien reçues, quoique les localités fussent toujours bondées. Comme les manoeures furent abrégées d'un jour, il fallut vendre publiquement ce qui se trouvait encore en magasin. Un pain de trois livres ne fut plus vendu que deux pfennigs le dernier jour de vente.

Les progrès réalisés par les automobiles ont été sérieux. Plusieurs modèles étaient mis à la disposition des troupes, surtout

pour le service rapide. Il semble toutefois qu'ils seront plutôt employés pour le transports des subsistances et des munitions. Les améliorations que cela constituera pour les colonnes seront importantes et fort bien venues. Des chevaux et des hommes (que tous deux il faut nourrir) deviendront disponibles, les colonnes seront fortement raccourcies. On ne voit que des avantages à recueillir, mais malgré cela on continuera les essais jusqu'à ce que l'administration militaire puisse demander un crédit aux chambres. Toute innovation coûte de l'argent e leur utilisation seule donne des économies.

On a peu parlé des cyclistes, moins qu'on ne l'avait espéré. A part le passage du Kniebis par la section attaché à la division de cavalerie B il n'y a rien de saillant à noter. Il est vrai que cette tâche était rude; les cyclistes ont dû souvent pousser leurs machines par ces montées et descentes continuelles. Les expériences faites cette année n'ont probablement pas été favorables à la création des troupes cyclistes spéciales. Cela était causé moins par le temps que par la nature du terrain. Dans une service de relais régulier organisé entre deux points du terrain de manoeuvres les cyclistes ont rendu beaucoup de services.

L'Affût à berceau à fourche-pivot système Krupp, pour canons de bord à tir rapide.

J. Castner a publié dans la revue métallurgique *Stahl und Eisen n⁰ 21 de 1899* une étude intitulée: „Les affûts des canons de bord de 15 cm et l'affût à berceau système Krupp pour canons à tir rapide.“ Cette étude contient une description détaillée de cette nouvelle conception de la grande usine allemande qui, autant que nous sachions, n'a pas encore été publiée autrepart. C'est pourquoi nous empruntons ce qui suit à cette étude:

Les affûts de bord peuvent être de deux systèmes différents: affûts à châssis ou affûts à berceau. La fig. 1 représente un canon de 15 cm sur affût à châssis à pivot central de Krupp, que l'auteur ne cite qu'à titre de comparaison avec la construction suivante de l'affût à berceau.

Les deux systèmes sont utilisables pour tous les calibres. La différence essentielle entre eux consiste en général dans la manière dont la bouche à feu recule au coup de feu et est ramenée à sa position initiale après le recul. Dans l'affût à châssis le canon est monté sur un petit affût qui, lors du recul, glisse sur des glissières de l'affût inférieur ou châssis. Ces glissières du châssis sont ascendantes vers l'arrière, de sorte que le canon avec son petit affût, après avoir été poussé jusqu'au haut de la voie ascendante, par le choc de recul du coup de feu, redescend dans sa position première sous l'influence de

son propre poids. Un frein hydraulique contribue à limiter le recul de la bouche à feu à la longueur de 2 calibres $^1/_2$ à peu près, afin que les glissières du châssis ne deviennent pas trop longues. Le châssis repose sur une couronne de billes, sur la sellette qui est boulonnée au pont.

Le roulement à billes est la partie la plus délicate de l'affût, celle qui est le plus exposée à l'usure pendant l'exercice et le tir, et en même temps la partie dont l'accès est le plus difficile. Cependant son état irréprochable est une condition indispensable pour le bon fonctionnement du canon. On a essayé diverses dispositions pour permettre l'accès au billes. L'une d'elles consiste à loger dans la sellette un cric à vis, au moyen duquel on peut, du dehors, soulever tout le châssis, de manière à pouvoir arriver à la couronne de billes latéralement.

Tandis que dans l'affût à châssis, comme nous venons de le voir, le canon recule, au coup de feu, en restant toujours parallèle à sa ligne d'axe primitive, il recule, dans l'affût à berceau, suivant cette ligne d'axe même. Il en résulte que, pour l'affût à berceau, l'embrasure dans le masque au-dessus du canon n'a pas besoin d'être plus grande qu'il ne faut pour permettre l'élévation maxima du canon. Dans l'affût à châssis, cette embrasure est nécessairement bien plus grande par le haut, afin de permettre le recul ascendant du canon. La protection des servants est donc ici bien moins complète, et cela est particulièrement le cas si l'on veut de grandes élévations et pour les masques en forme de capotte; l'embrasure s'étend alors souvent jusque dans la tôle de plafond du masque. En outre les affût- à berceau offrent l'avantage de pouvoir rapprocher le masque des tourillons du berceau, et par cela de pouvoir encore plus diminuer les dimensions de l'embrasure.

Le berceau, duquel ce système d'affût tire sa dénomination, est un manchon en bronze ou en acier moulé qui repose, par des tourillons, dans l'affût et entoure le canon auquel il sert de glissière pour le recul.

Le recul est limité par un frein hydraulique combiné avec des ressorts récupérateurs pour la remise en batterie. Les cylindres du frein de recul et des ressorts récupérateurs sont d'ordinaire fixés au berceau et ne participent par conséquent pas au recul du canon, tandis que les tiges des pistons du frein et des récupérateurs sont rattachées à une frette ou à une oreille qui se trouve au canon, à l'arrière du berceau. A la place des ressorts on peut aussi, avec avantage surtout pour les gros calibres et les grandes élévations, employer un frein hydropneumatique. Pour les plus gros calibres Krupp fait usage d'un frein hydropneumatiques d'une construction particulière qui, même après un an de service, ne demande pas un remplissage à l'air comprimé.

Les positions données aux freins de recul et aux ressorts récupérateurs des affûts à berceau sont variables. Placés tous les trois au-dessous du berceau, comme dans l'affût Krupp de la fig. 2 et 3, ils offrent l'avantage d'être protégés contre les projectiles ou les éclats de projectiles ennemis.

L'affût à berceau possède encore un autre avantage essentiel, qui se rapporte au dispositif de mire. Celui-ci, étant fixé au berceau, ne recule pas avec le canon. Le pointeur peut donc constamment garder l'oeil à la hausse et tirer au bon moment.

Dans l'affût à berceau système Krupp pour canon de bord de 15 cm (v. les fig. 2—7) le berceau repose dans les deux bras d'une fourche (v. les fig. 6 et 7) qui se prolonge par en bas en forme de pivot creux. Ce pivot est tenu dans le socle, en haut et en bas, dans des logements garnis de coussinets en bronze. A l'intérieur du pivot creux se trouve une colonne d'appui en acier qui porte, sur son extrémité supérieure, une couronne de billes, sur laquelle repose la fourche-pivot. L'extrémité inférieure du pivot ne touche donc pas la semelle de la sellette, et la parti horizontale des bras de fourche ne touche pas non plus le bord supérieur de la sellette, de sorte que, pendant son mouvement de conversion, la partie mobile de la pièce pivote uniquement sur son roulement à billes. Pour ménager celui-ci au choc du coup de feu, la colonne intérieure est placée sur une plaque de crapaudine légèrement bombée qui permettrait à la colonne d'osciller dans le sens du choc de recul, mais qui cependant est assez plate pour donner une surface de contact suffisante à empêcher la rotation de la colonne intérieure lors du mouvement de conversion du canon.

Le roulement à billes est fermé, en haut, par une vis **g**, qui permet de régulariser la distance verticale entre le pivot et la sellette et peut être entièrement dévissée et enlevée, de manière à donner la possibilité d'arriver aux billes sans qu'il faille enlever le canon de son affût. Le roulement à billes et les surfaces de frottement du pivot dans la sellette sont protégés contre l'encrassement du dehors, de sorte qu'il n'y a absolument rien à craindre, à cet égard, pour la facile exécution du mouvement de conversion.

Au coup de feu, le choc de recul se transmet par le pivot et ses coussinets en bronze sur la sellette, sans que le roulement à billes ait à en souffrir, vu qu'il n'est pas rigide par rapport à la sellete. Le soulèvement de la fourche-pivot est empêché par la griffe **k** qui s'accroche au rebord supérieur de la sellette.

Grâce au faible diamètre du pivot on a pu donner à la sellette une forme extrêmement compacte et par cela satisfaire en une large mesure aux exigences de la marine qui tient à restreindre l'espace nécessaire

pour l'installation de l'armement ainsi qu'à alléger le plus possible ses unités d'artillerie, afin d'en pouvoir augmenter le nombre.

L'arrangement des encastrements des tourillons diffère également des construction généralement en usage. Ils ne s'ouvrent pas vers le haut, mais vers l'arrière, où ils sont fermés par une bloc **d** qui s'introduit latéralement et dont les épaulements **e** forment les surfaces d'appui contre le recul. Ce bloc **d** est retenu en place par les plaques **b** et **c** — cette dernière, étant située à l'extérieur, forme un chapeau fermé — qui sont rattachées entre-elles et aux bras de la fourche par 4 boulons.

Pour retirer la bouche à feu avec son berceau de l'affût, on enlève les plaques extérieures, après les avoir déboulonnées, on recule les plaques intérieures sur les embases des tourillons, et on enlève les blocs **d**. Comme ceux-ci ont une hauteur égale au diamètre des tourillons, la bouche à feu avec son berceau peut alors être retirée hors de l'affût, sans avoir été soulevée, au moyen d'un chariot roulant auquel on accroche les deux anneaux d'amarrage du berceau.

La possibilité de séparer le canon de son affût a une grande importance dans des cas particuliers. Quand le bâtiment passe p. ex. par une écluse ou quand il se trouve dans un port où circulent beaucoup de navires, on retire les canons à l'intérieur des batteries pour que leurs volées, qui souvent dépassent d'une longueur considérable les murailles du bâtiment, ne soient pas endommagées.

Dans l'affût à berceau système Krupp le cylindre du frein de recul se trouve au-dessous du berceau et les deux cylindres des ressorts récupérateurs à ses deux côtés; tous les trois sont autant que possible reculés vers l'arrière, de sorte que la distance de la tranche de culasse aux tourillons est relativement petite. Au coup de feu les ressorts sont comprimés par l'avant, par une traverse glissant dans des rainures des cylindres récupérateurs et qui est entrainée par le canon dans son recul. Durant ce mouvement, l'oreille du canon, à laquelle est fixée la tige de piston du frein de recul, est guidée entre les deux cylindres récupérateurs, de sorte qu'une rotation du canon autour de son axe d'âme n'est pas possible. La tendance du canon à se tourner autour de son axe est la conséquence naturelle du forcement du projectile dans les rayures. Les ressorts récupérateurs sont faciles à remplacer, parce que le fond de leurs cylindres est complétement libre. Bien que le frein de recul et les récupérateurs soient placés au-dessous du canon, cet affût permet une élévation de 30 degrés, ce qui constitue un mérite particulier de cette construction, car autrepart on se contente généralement de 15 à 20 degrés d'élévation. Cet avantage est dû au petit diamètre de la sellette. La marine allemande demande avec raison cette grande élévation, parce qu'elle permet de tirer le plus grand profit possible de

la puissance balistique des canons de 15 cm qui constituent l'armement principal des croiseurs. Dans les expéditions lointaines ceux-ci peuvent en effet se voir forcés de bombarder des localités situées à l'intérieur des terres, tandis qu'en même temps les circonstances commandent au bâtiment de se tenir assez loin de la côte.

Au côté gauche de la fourche-pivot (fig. 7) est boulonné le bras plat i, qui porte la manivelle de commande du mouvement de conversion avec arbre à vis sans fin et le mécanisme de pointage en hauteur (fig. 3). La couronne à dents hélicoïdales en bronze pour le mouvement de conversion est fixée à la partie supérieure de la sellette au dessous du rebord pour la griffe qui empêche le soulèvement de la fourche-pivot.

La construction de cet l'affût à berceau avec fourche-pivot se prête également bien à l'emploi de différentes formes de masques de protection. Cet affût peut donc être installé dans les casemates aussi bien qu'à découvert sur le pont. Pour que, dans toutes les positions du pointage en direction, les servants soient également bien protégés, il faut que le masque pivote en direction avec le canon, il faut donc qu'il soit assujetti à la fourche-pivot. Celle-ci s'y prête également bien, que les supports du masque soient angulaires ou courbés; on les attachera de préférence aux bras verticaux de la fourche.

Le petit diamètre de la sellette permet d'approcher le masque très près des tourillons; il en résulte que le rayon de courbure ainsi que le poids du masque peuvent être relativement faibles. En même temps on a l'avantage d'une très petite embrasure.

Le faible interstice restant entre le canon et le masque peut être complétement fermé par une collerette fixée au bord avant du berceau. On obtient ainsi une protection telle qu'aucune autre construction d'affût en service à bord ne l'offre aussi complète. De plus, comme la tranche de culasse de la bouche à feu se trouve à une distance relativement petite des tourillons, il en résulte que, même lorsque la pièce est montée sur le pont, les servants trouvent derrière le masque un abri suffisant.

Si la pièce est montée en casemate, le bouclier circulaire de l'affût ferme complétement son embrasure, dans toutes les positions du canon (v. les fig. 4 et 5).

Cet affût à berceau se distingue avant tout par la légèreté de son mouvement de conversion. Son exécution a été entrepris par l'usine Krupp au commencement de 1897, et aux tirs exécutés avec lui jusqu'à présent il s'est fort bien comporté.

Le Gérant: **Edmund von Witzleben.**
Imprimerie: Kgl. Hofbuchdruckerei **Gebr. Gotthelft, Cassel.**

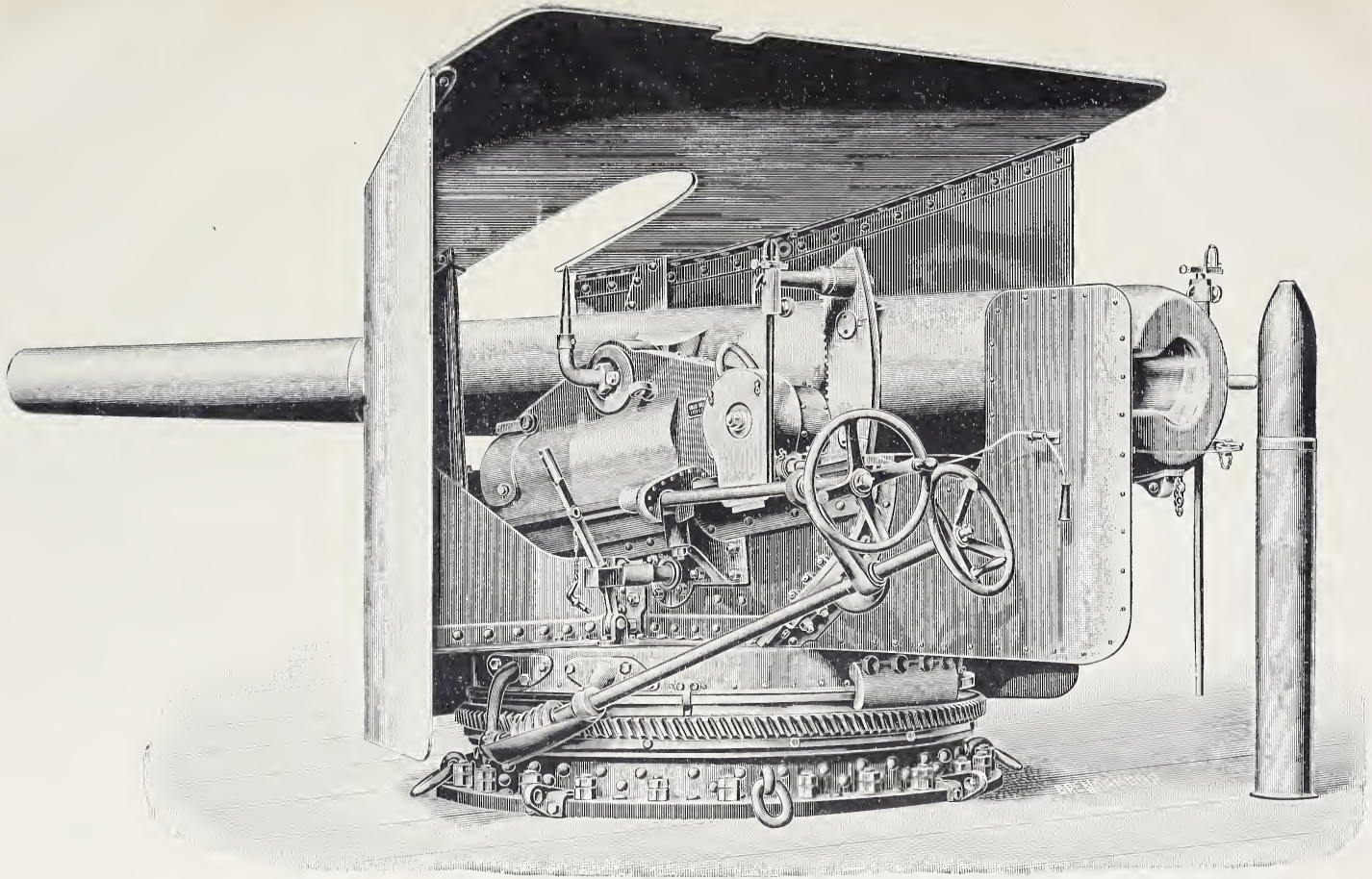


Fig. 1. — Canon à tir rapide de 15 cm L/35 sur affût à châssis, à pivot central, système Krupp.

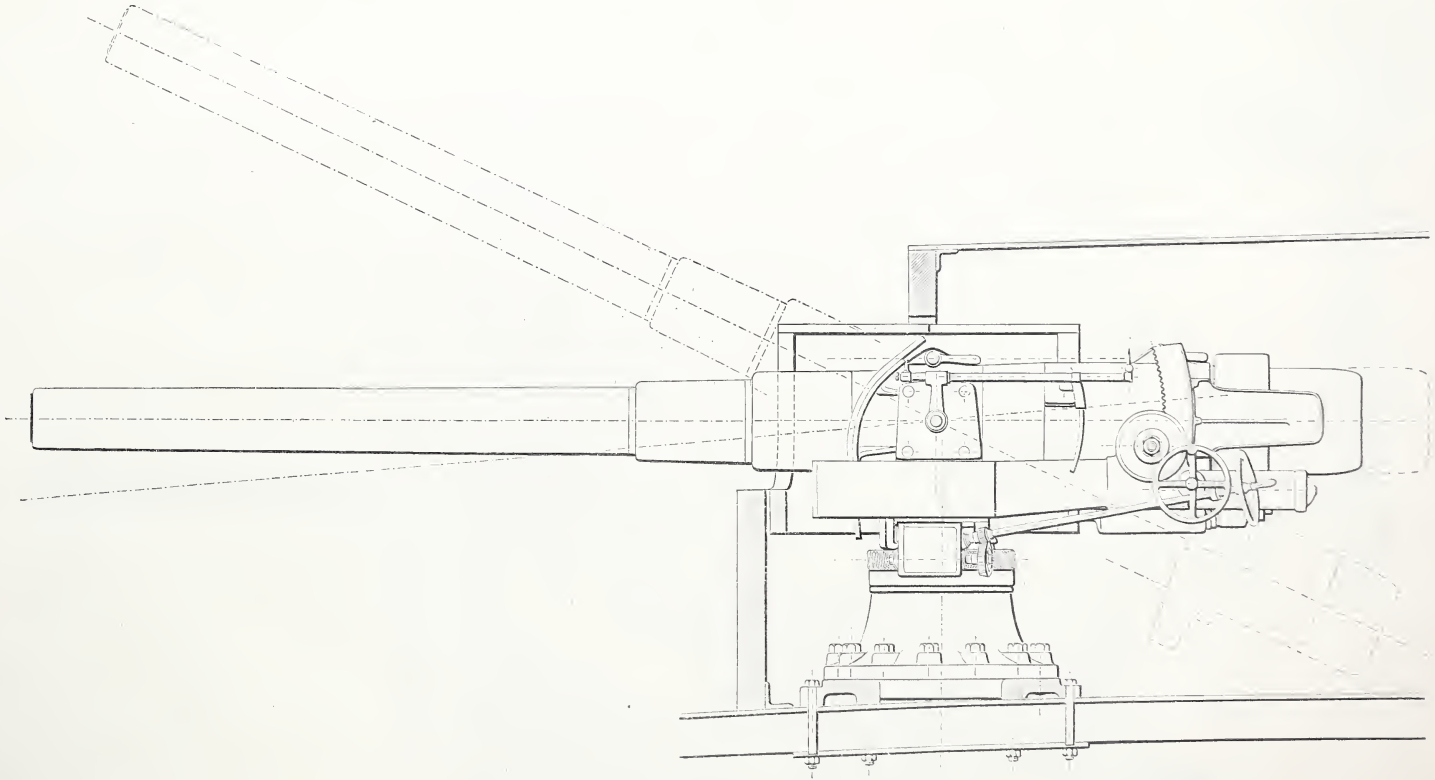


Fig. 4. — Canon de bord à tir rapide de 15 cm sur affût à berceau, à fourche-pivot, système Krupp.

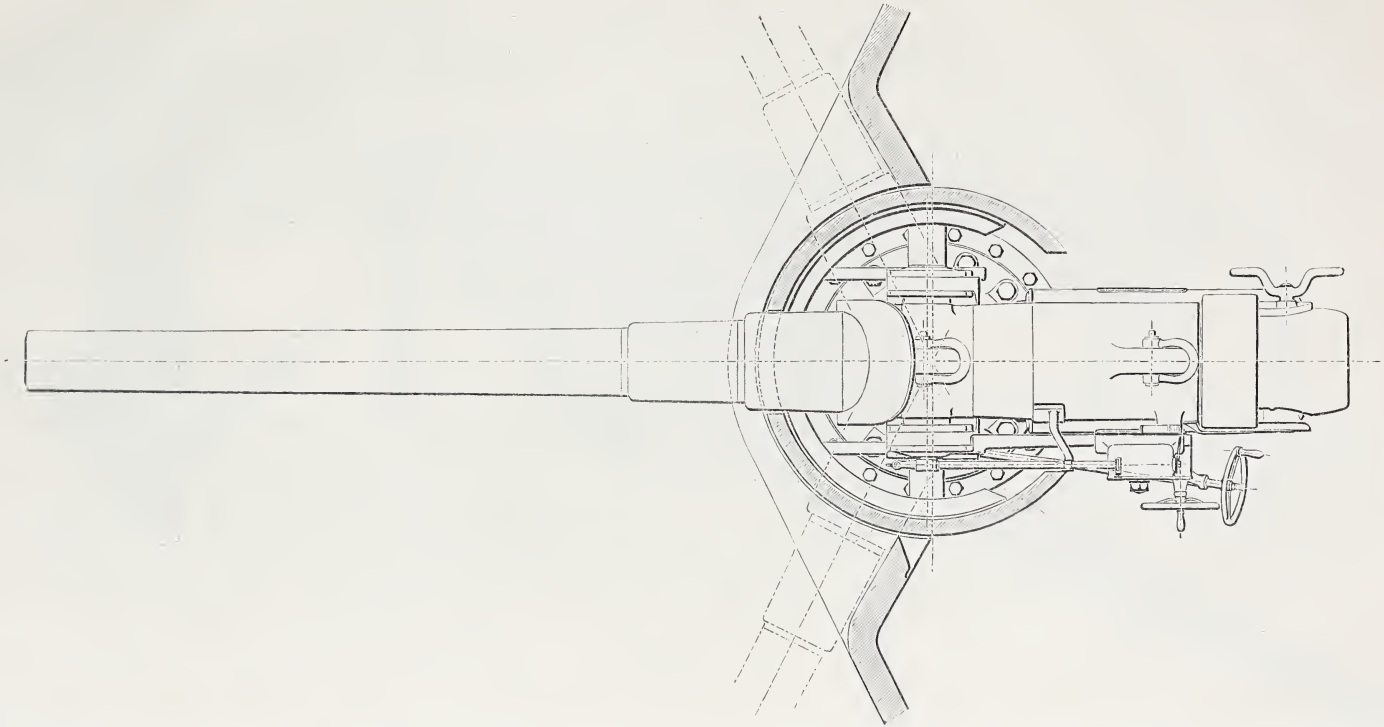


Fig. 5. — Canon de bord à tir rapide de 15 cm sur affût à berceau, à fourche-pivot système Krupp.

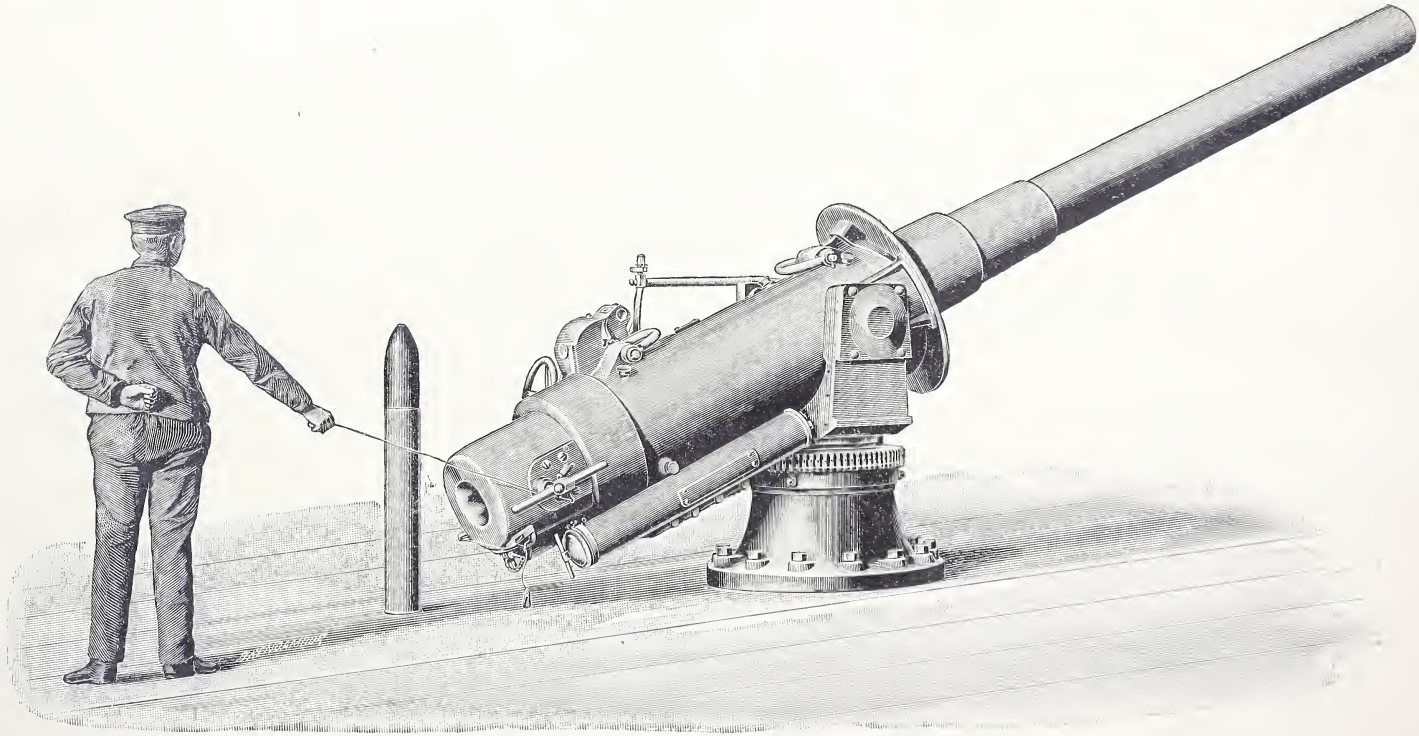


Fig. 2. — Canon à tir rapide de 15 cm L/40 sur affût à berceau, à fourche-pivot, système Krupp.

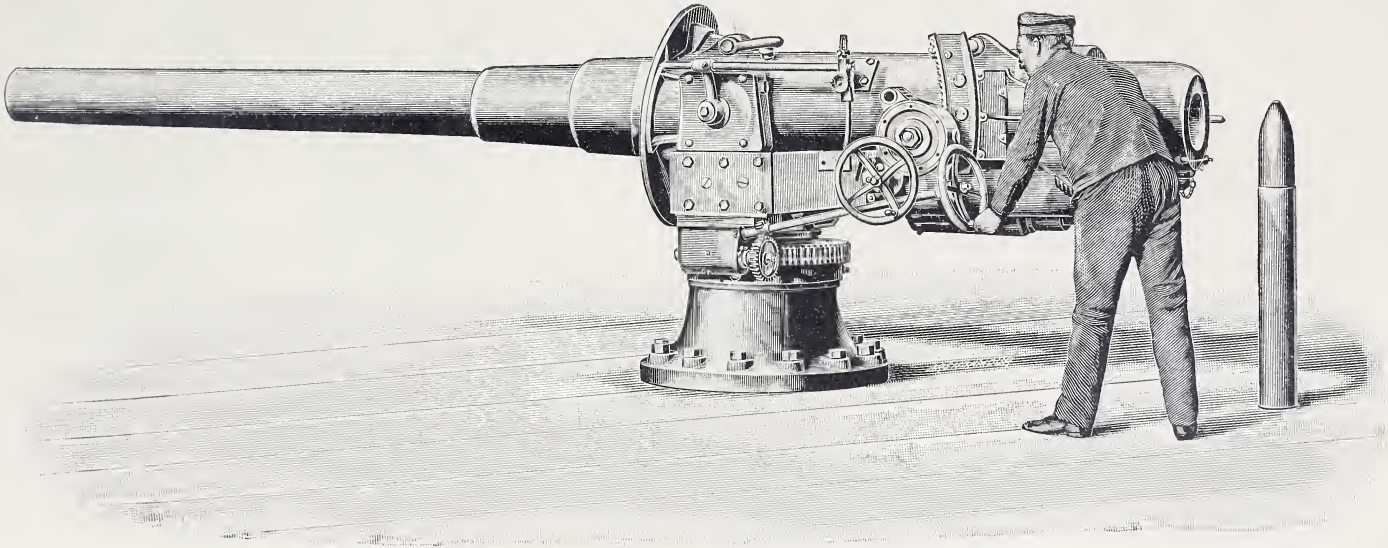


Fig. 3. — Canon à tir rapide de 15 cm L/40 sur affût à berceau, à fourche-pivot, système Krupp.

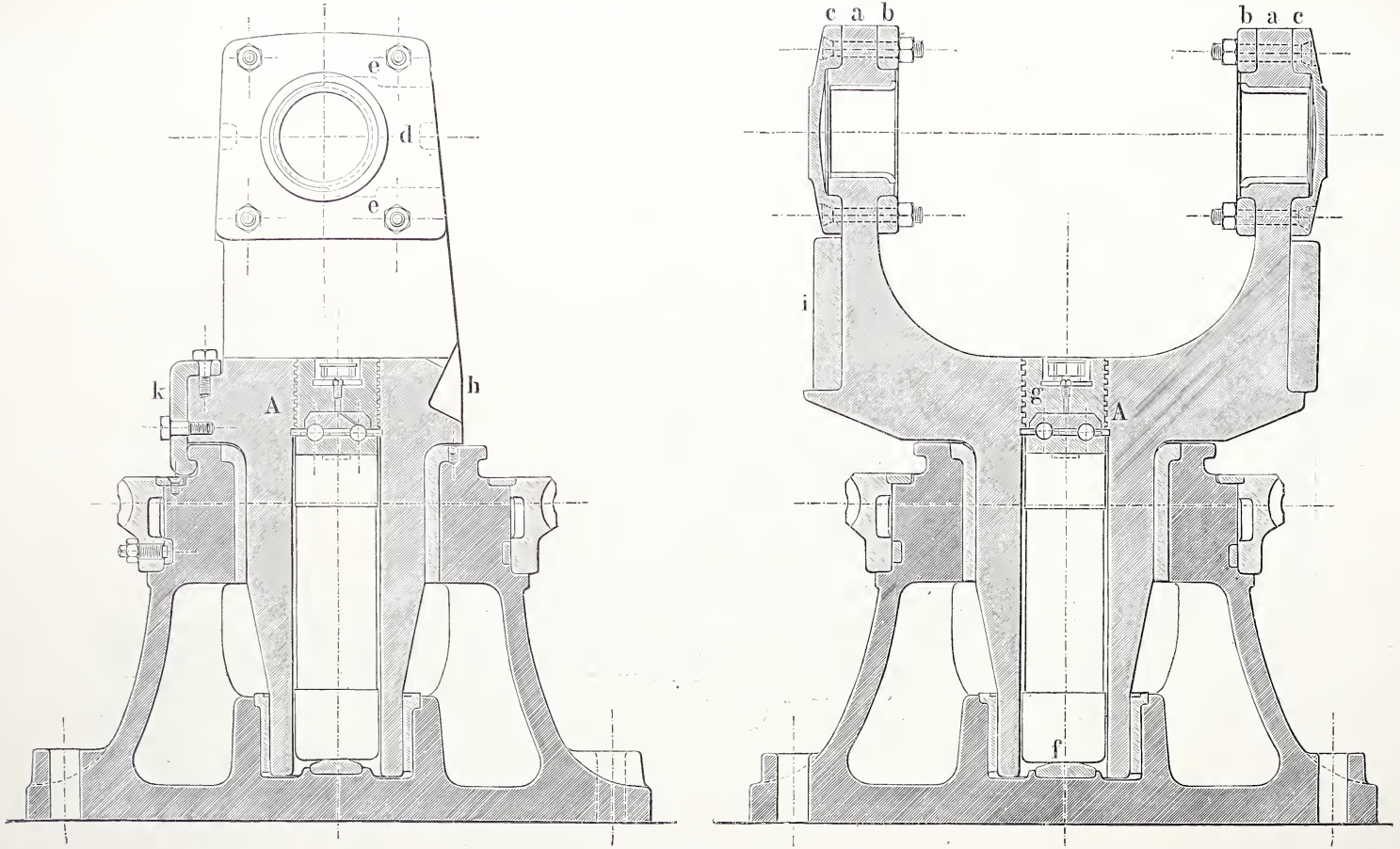


Fig. 6 et 7. — Affût à berceau, à fourche-pivot avec colonne intérieure, système Krupp.


Uebersichtsblatt
1 : 500000.
5 0 5 10 15 20
Kilometer.
Germersheim
Landau
Graben
v. Mannheim
v. Heidelberg
Mingolsheim
Bruchsal
v. Heilbronn
Bretten
Karlsruhe
Rhein
Ettlingen
Selz
Murg
Rastatt
Kuppenheim
Herrenalb
Oos
Baden
Gernsbach
Drusenheim
Lichtenau
Steinbach
Acher
Gambsheim
Bühl
Neu Freistett
Renchen
Achern
Strassburg
Kehl
Kappelrodeck
Ottenhöfen
Appenweier
Oberkirch
Oppenau
Rossbühl
Kniebis
Freudenstadt
Peterstal
Baiersbronn
Pfalzgrafenweiler
Murg
Forbach
Enzklösterle
Raumünzach
Reichenbach
Altensteig
Nagold
Berneck
Neu Bulach
Aichelberg
Zavelstein
Calw
Wildbad
Enz
Kulmbach
Liebenzell
Hofen
Birkenfeld
Neuenbürg
Dobel
Pforzheim
Enz
Grenzbach
Strudelbach
Glems
Würm
Heimsheim
Merklingen
Dätzingen
Gechingen
Aidlingen
Wildberg
Nagold
Nagold
Herrenberg
Tübingen
Horb
Dornstetten
Weil der Stadt
Magstadt
Leonberg
Ditzingen
Markgröningen
Ob. Riexingen
Vaihingen
Mühlacker
Jllingen
Besigheim
Gr. Sachsenheim
v. Heilbronn
Neckar
Murr
Bietigheim
Marbach
Asperg
Ludwigsburg
Zuffenhausen
Cannstatt
Stuttgart
Esslingen
Vaihingen
Sindelfingen
Böblingen
nach Ulm
Neckar


n. Bruchsal
Mühlacker
Bhf.
v. Pforzheim
Enz
Dürrmenz
Lomersheim
Mühlhausen
Illingen
Rosswag
Kl. Glattbach
Sersheim
Kl. Sachsenheim
Metterzimmern
Bietigheim
n. Heilbronn
Gr. Sachsenheim
Untermberg
Bissingen
Gr. Ingersheim
Benningen
Murr
n. Murrhardt
n. Backnang
Bhf. Bietigheim
Geisingen
Heutingsheim
Bethingen
Marbach
O. Riexingen
U. Riexingen
Vaihingen
Enz
Gr. Glattbach
Pinache
Serres
Aurich
Kreuz Bach
Nussdorf
Rieth
Enzweihingen
Thalhausen
Pulverdingen
Thamm
Hohenasperg
Montrejos
Hoheneck
Neckar
Eglosheim
Neckarweihingen
Asperg
Osterholz
Markgröningen
LUDWIGSBURG
Wiernsheim
Jptingen
Hochdorf
Laib
Möglingen
Ossweil
Eberdingen
Schwieberdingen
Ried
Langes Feld
Knöbel
Neckargröningen
Kornwestheim
Wurmberg
Grenz Bach
Heuthal
Wald
Mönsheim
Hemmingen
Weissach
Aldingen
Wimsheim
Heimerdingen
Schöckingen
Münchingen
Lotterberg
Stammheim
Zazenhausen
Mühlhausen
Friolzheim
Flacht
Hirschlanden
Ditzingen
Kornthal
Zuffenhausen
Tiefenbronn
Höfingen
Weil im Dorf
Perouse
Gebersheim
Rutesheim
Heimsheim
Gerlingen
Feuerbach
Nord-Bhf.
CANNSTATT
n. Aalen
Leonberg
Solitude
Eltingen
Königlicher
Park
Bothnang
Berg
STUTTGART
Neckar
n. Ulm
Gablenberg
Merklingen
Malmsheim
Münklingen
Renningen
Warmbronn
Heslach
Weil der Stadt
Kaltenthal
Degerloch
Vaihingen
a. d. Fildern
Magstadt
Schafhausen
Maichingen
Möhringen
Ostelsheim
Dätzingen
Döffingen
Alt Hengstett
Neu Hengstett
Maassstab 1: 100,000
Kilometer

Internationale Revue

über die

gesammten Armeen und Flotten

Revue internationale

Fondée par Ferd. von Witzleben-Wendelstein

Supplément 11

février 1900

La reproduction sans indication de source du contenu de cette revue et des illustrations interdite.

Rédaction et Edition
E. von Witzleben
Weintraubenstrasse nº 21, I.
DRESDEN-N.

La „Internationale Revue" avec „Supplément" paraît mensuellement

Prix d'abonnement pour trois mois	Allemagne et Autriche-Hongrie	Etranger
Revue avec Supplément	6 Mark	8 francs
Supplément seul	2,25 „	3 „

Prix d'un numéro	Allemagne et Autriche-Hongrie	Etranger
Revue avec Supplément	2,50 Mark	3,25 francs
Supplément seul	1 „	1,30 „

Envoi franc de port dans toute l'union postale. — On s'abonne aux bureaux de la rédaction, Dresden N., Weintraubenstrasse 21, I.

Sommaire

Page

Le tir contre les buts abrités dans la guerre de campagne, ou les obusiers de campagne et les batteries lourdes de l'artillerie de campagne 245

Le nouveau système défensif de la France 250

Données balistiques sur le canon de bord de 15 cm à tir rapide système Krupp 252

Renseignements divers 256

Le but des „Suppléments" français de la „Internationale Revue", est, en premier lieu, de renseigner tous les abonnés auxquels la langue allemande n'est pas familière, mais qui ne s'en intéressent pas moins aux questions militaires et autres discutées en Allemagne, sur les opinions et la critique allemandes. En rectifiant des interprétations erronées et en redressant de fausses indications sur les tendances allemandes — souvent propagées uniquement par suite d'une connaissance insuffisante de la langue — la rédaction ne croit pas seulement aller à l'encontre du besoin principal des lecteurs étrangers, mais encore et surtout répondre à ce que l'on est en droit d'attendre d'une véritable Revue Internationale, c. à d. d'une publication qui a pour but de faciliter les relations intellectuelles entre différents pays.

Le tir contre les buts abrités dans la guerre de campagne, ou les obusiers de campagne et les batteries lourdes de l'artillerie de campagne.

La *Militär-Zeitung du 16 9 99* a publié sous la signature du général Rohne un article important sur le tir contre les buts arbrités dans la guerre de campagne et les obusiers destinés à entrer eu action contre ces buts. Dans les lignes suivantes nous donnons un extrait de cette publication:

Depuis l'adoption des armes à feu rayées, on a tâché partout, et avec succès, d'en augmenter la justesse, en rendant leur tir plus rasant. L'adoption de la poudre sans fumée est venue s'ajouter à cela, ainsi que, pour l'artillerie, le perfectionnement des projectiles et des fusées. Des progrès sérieux ont été réalisés, de plus, dans les tirs de guerre par toutes les armes. Il est naturel, dès lors, que toutes les troupes ajoutent plus d'importance à l'utilisation des abris, afin de se soustraire le plus possible à l'effet du tir. Plus les armes à feu sont perfectionnées au point de vue de la rasance du tir, plus elles obligent celui qui y est exposé à rechercher ces couverts, mais plus aussi il devient facile de soustraire le but à l'effet du tir en utilisant les couverts existants. Toutefois, on ne s'est pas arrêté là. Dans toutes les armées, on s'est convaincu de la nécessité de se couvrir contre les effets du tir ennemi, et il n'y a plus actuellement une seule armée dont l'infanterie ne soit munie des outils nécessaires pour créer rapidement les couverts nécessaires.

On peut affirmer avec certitude que, si dans une guerre future l'un des deux partis projette de livrer un combat défensif important, il s'attachera à rendre sa position aussi forte que possible par des retranchements. La question de savoir si l'artillerie de campagne est à même de soutenir efficacement l'infanterie qui marche à l'attaque de positions pareilles est donc justifiée.

Le tir à shrapnel du canon de campagne allemand mod. 96 permet à l'artillerie de combattre efficacement des troupes qui se sont abritées derrière les mouvements naturels du sol.

Il y a, toutefois, sur le terrain des renfoncements, tels que les carrières, les chemins creux etc., contre lesquels le tir à shrapnel est à peu près inefficace. En examinant, à ce point de vue, les plans des champs de bataille de 1870/71, on remarque que les versants opposés des hauteurs sur lesquelles les troupes ont pris position ne présentent, presque nulle part, de pente supérieure à 5 degrés, en considérant tout le terrain occupé par les divers échelons. Les pentes plus raides rendraient les mouvements de troupes trop difficiles. Mais ces pentes douces sont très efficacement battues par la partie inférieure du cône de dispersion du shrapnel. De plus, le tir à shrapnel permet d'atteindre des buts qui ne sont couverts qu'en partie, comme les tirailleurs abrités pour faire feu. Mais la garnison des points d'appui, tant qu'elle ne se trouve pas sur la banquette, est complètement à l'abri de ce tir, puisqu'elle ne peut être atteinte que par un projectile arrivant sous un angle de chute de 15 degrés environ.

On s'est demandé s'il suffisait que l'artillerie de campagne tire sur la garnison des ouvrages lorsqu'elle se montre sur la banquette pour entrer en action, ou bien s'il était nécessaire d'ouvrir un feu efficace sur cette garnison pendant qu'elle est inactive et assise à l'abri. On a repondu diversement à cette question. En France on paraît pencher vers la première solution. Le général Langlois, qui est considéré en France comme une autorité en la matière, est d'avis que, dans la préparation de l'attaque, l'artillerie et l'infanterie doivent étroitement unir leur action. L'artillerie devra, dit-il, pour préparer et soutenir l'attaque, battre efficacement la position ennemie, puisque l'infanterie ne peut tirer pendant sa marche en avant. D'un autre côté l'infanterie devra avancer vivement sous le feu de son artillerie. La menace de l'infanterie assaillante, sa marche en avant ininterrompue forcent seules l'ennemi à quitter le couvert, et ce n'est qu'ainsi qu'il devient un objectif que l'artillerie peut atteindre.

En Allemagne on est d'avis contraire. Le commandement supérieur y exige de l'artillerie qu'elle ne tire pas seulement sur la garnison des ouvrages lorsque celle-ci quitte le couvert et entre en action, mais qu'elle en fasse encore l'objectif d'un tir efficace pendant qu'elle est inactive et à l'abri et même lorsqu'elle se trouve dans des abris blindés. C'est là un problème infiniment difficile, à la solution duquel l'artillerie allemande a travaillé plus de douze ans et

qui vient à peine d'être résolu — d'une façon définitive ou non, peut importe ici.

On avait d'abord espéré atteindre le résultat voulu au moyen du shrapnel tiré à faible charge par des canons de campagne, mais bientôt on vit que la combinaison ne convenait absolument pas. On essaya alors un canon court de moyen calibre qui devait tirer sous un angle très fort des shrapnels renfermant un grand nombre de balles. Les résultats de cet essai furent meilleurs; mais peu de temps avant la fin des expériences un nouveau moyen s'offrit sous la forme d'un obus chargé d'un explosif très puissant et qui pouvait sans danger être tiré à la charge ordinaire par les canons de campagne. Ce projectile fut adopté sous le nom d'obus de rupture mod. 88; il est tiré par la pièce de campagne mod. 96.

La charge explosive extraordinairement puissante brise le projectile en de nombreux éclats qui du point d'éclatement sont projetés dans tous les sens. Lorsque la fusée à temps fait éclater le projectile en l'air, la dispersion des éclats est telle qu'une partie en tombe à terre presque verticalement (sous des angles de 50 à 70 degrés). Lorsque le point d'éclatement se trouve peu avant le couvert et à une hauteur convenable, il est très possible que plusieurs éclats atteindront, du haut en bas, l'adversaire assis tout contre le couvert. Mais il est clair qu'un petit nombre de projectiles seulement pourront être amenés à faire explosion de façon à produire l'effet voulu. Lorsque la distance du point d'éclatement au but est trop grande, tous les éclats tomberont en avant du couvert; lorsque ces projectiles éclatent exactement au dessus du couvert, ou même au-delà, tous les éclats dépasseront le but. Le réglage du tir, qui est si difficile quand il s'exécute contre des objectifs bas, tels que les tranchées-abris et redoutes, doit être très minutieux et demande donc beaucoup de temps et de munitions. Le résultat probable ne sera jamais fort bon, vu les dimensions exiguës du but et attendu que, même dans les meilleurs conditions, une certaine fraction seulement des coups tirés produira des effets. Si, de plus, en s'aidant simplement de bois recroisés, de madriers ou même de fortes planches, l'ennemi construit des blindages, l'effet de ce tir est entièrement annulé.

Reconnaissant ces défauts de l'obus de rupture — ou plus simplement de l'obus, comme on l'appelle depuis l'adoption du canon de campagne mod. 96 — on se décida à adopter un obusier de campagne, bien qu'on se rendit compte qu'on allait ainsi sacrifier cette uniformité idéale du matériel que l'on avait eu tant de peine à obtenir jadis pour l'artillerie de campagne. Le nouvel obusier paraît devoir être plus léger que la pièce de campagne mod. 73; il doit donc être d'un

calibre inférieur à 12 centimètres*). Les batteries d'obusiers doivent pouvoir participer à la lutte d'artillerie; l'obusier de campagne doit donc pouvoir tirer efficacement à shrapnel. Pour le tir contre des buts abrités il y a un obus chargé d'un explosif puissant et auquel on donnera des angles de chute de 20 a 45 degrés, en le tirant avec des charges qui varient avec les distances. Si l'obus fait explosion en l'air, on peut estimer qu'une partie des éclats tomberont à terre sous un angle à peu près droit et que quelques-uns même pourront atteindre le but à revers. Le nombre et le poids de ces éclats dépasse également ceux de l'obus du canon de campagne. De tout cela il suit que l'obusier de campagne doit faire espérer un meilleur résultat contre des buts abrités que le canon de campagne tirant à obus. Il est fort important que les gros éclats traversent les légers couverts en planches qui, jusqu'ici, constituaient un abri suffisant contre les éclats de l'ancien obus. L'obus non explosé traverse d'assez forts blindages, tels qu'on les construit, par exemple, avec des bois recroisés et de la terre.

De ce qui précède on peut facilement déduire les règles pour l'emploi de l'obusier de campagne. Il doit surtout battre les buts couverts, donc principalement la garnison des tranchées renforcées et des redoutes, ainsi que celle des localités. Il convient tout spécialement pour le tir contre ce dernier but, à cause de sa grande force de pénétration et d'explosion.

S'il s'agit d'une position préparée de longue main, les obusiers de campagne ne suffiront peut-être même pas encore. Dans ces cas, le commandant supérieur peut encore avoir recours aux batteries lourdes de l'armée de campagne. Elles sont servies par des troupes d'artillerie à pied et attelées de chevaux de gros trait. Elles doivent, en général, suivre les routes qu'elles peuvent toutefois quitter momentanément pour aller occuper leur position de tir. Elles font partie de l'armée de campagne, afin qu'elle les ait immédiatement sous la main pour l'attaque probable des forts d'arrêt et des forteresses. De plus elles peuvent coopérer à l'attaque et à la défense des positions retranchées, et c'est là la mission qui nous intéresse ici au premier chef.

Parmi les pièces emmenées en campagne, la plus légère est l'obusier de campagne de 15 cm. La pièce avec son avant-train n'est pas plus lourde que le caisson mod. 73 de l'artillerie de campagne; elle peut donc faire un trajet assez long en dehors des chemins tracés.

*) L'obusier de campagne, adopté définitivement, actuellement, est l'obusier mod. 98, de 10,6 cm L/12.

Cet obusier tire des projectiles de 40 kg munis d'une forte charge explosive ainsi que d'une fusée à double effet. L'obus a une grande puissance destructive, parce qu'à sa grande force de pénétration il unit un effet de mine et celui de ses éclats. La pièce peut tirer sans être installée sur plate-forme; cela est fort important pour la guerre en rase campagne, car autrement l'ouverture du feu serait fortement retardée.

L'effet de l'obusier de 15^{cm} dépasse sérieusement celui de l'obusier de campagne, et cela d'autant plus que l'artillerie à pied dispose de nombreux accessoires qui la mettent à même de tirer dans des positions abritées avec autant de précision qu'en utilisant le pointage direct (arc de pointage, porte-voix, longues-vues). Le plus sérieux inconvénient que présente cette pièce, c'est le grand poids de la munition, ce qui, à la vérité, est aussi la cause de sa grande efficacité. La munition est cinq fois plus lourde que celle du canon de campagne mod. 96. L'approvisionnement en munitions exige par conséquent un grand nombre de voitures, mais ce nombre doit nécessairement être limité. On ne mettra donc cette pièce en action que là où on ne peut la remplacer par une autre.

En dehors des missions qui incombent à ces batteries, lors du siège de forts d'arrêt, elles seront surtout utiles à l'attaque et on les y emploiera comme les obusiers de campagne; seulement on les mettra en action contre les buts les plus résistants.

Aucune armée étrangère ne dispose d'engins aussi nombreux que l'armée allemande pour atteindre les buts à couvert; il est vrai que pour cela elle a sacrifié la simplicité. Les obus du canon de campagne mod. 96, de l'obusier de campagne et de l'obusier de 15^{cm} sont tous destinés à ce seul but: le tir contre des objectifs abrités. La France ne dispose pour cela que d'un canon court de 12^{cm} qui tient le milieu à peu près entre l'obusier de campagne allemand et l'obusier de 15^{cm}; il tire des shrapnels et des obus à force charge explosive. Les canons de campagne disposent aussi d'obus brisants (obus allongé); mais comme ceux-ci ne sont munis que de la fusée à percussion, ils ne conviennent pas pour le but que nous venons d'examiner. La Russie ne dispose que d'un mortier de campagne de 15^{cm}; mais il le cède de beaucoup, quant à l'efficacité, à l'obusier de 15^{cm} allemand, et en revanche il est plus léger. En Angleterre on a adopté l'obusier de 12,7^{cm} qui se rapproche beaucoup de l'obusier de campagne allemand. L'Autriche seule a adopté un obus brisant pour ses canons de campagne; il paraît, de plus, qu'un obusier de campagne est à l'essai.

Le nouveau système défensif de la France.

On s'est peu à peu convaincu en France que le système défensif actuel n'est plus à hauteur du progrès; on a décidé a apporter les derniers perfectionnements aux forteresses qui répondent encore aux exigences modernes et a abandonner les autres à leur sort.

C'est là l'idée fondamentale du projet de loi du 21 février 1899, dont les principaux articles contiennent une répartition en 3 classes des forteresses françaises actuellement existantes et portent en outre, d'après un article de *H. Frobenius* dans la *Vossische Zeitung du 27 VII 99*, ce qui suit:

„Les places fortes les plus importantes, celles de la première classe, seront mises en état de résister avec succès à toutes les attaques ennemies et à tous les moyens de siège. Leur garnison du temps de guerre est déterminée d'avance. Quant aux places moins importantes celles de la 2e classe, il incombe au ministre d'apprécier si l'argent qu'on dépenserait pour les organiser de la même manière serait bien employé. Mais, comme en France les ministres changent très souvent, on peut admettre qu'il ne sera fait pour cette classe que peu de chose, ou que ce que l'on fera sera incomplet. Les forteresses de cette catégorie ne seront donc pas à même de résister à une attaque avec les engins modernes et elles n'auront de valeur que pour autant qu'une armée de campagne opère à proximité d'elles, les couvrant en quelque sorte. Les places fortes de la 3e classe, pour lesquelles on ne dépensera rien et ne prévoit pas de garnison, tomberont simplement en ruines. Elles se distinguent de celles dont le déclassement définitif à été décidé par une loi ultérieure qu'en cela qu'on laisse au temps et aux intempéries le soin de les détruire, alors que les autres seront démolies.

Cela étant établi, il sera intéressant de savoir quelles sont les forteresses qu'on a rangées dans la première, la deuxième et la troisième classe, c'est-à-dire particulièrement qu'elles sont celles considérées comme étant encore fort importantes. Il n'est pas nécessaire d'en consigner ici toute la longue liste. Mais, quand on examine cette liste, on remarque immédiatement qu'il n'existe pas de place forte de première classe aux frontières belges, suisses et espagnoles. Cela signifie qu'une attaque par les moyens modernes n'est pas à redouter de ces côtés. Mais il y a mieux: à part 4 points dans les Pyrénées il n'y a, dans ces régions, en fait de places fortes de deuxième classe, que Maubeuge et Montmédy, situées respectivemeut à la frontière belge et à la frontière luxembourgeoise, ainsi que les fortifications de Pontarlier, à la

frontière suisse: c'est à dire les points par lesquels une invasion allemande pourrait encore se produire. Lille même, le grand camp retranché nouvellement construit, est rangé dans la troisième catégorie; l'enceinte en est déclassée et les forts resteront sans entretien.

Il ne reste donc que les frontières allemande et italienne pour les forteresses de première et de deuxième classe. Le long de la frontière italienne il y a neuf places fortes (dont Lyon, Briançon et Nice) qui ont été rangées dans la première catégorie; dix (dont Albertville et Grenoble) l'ont été dans la deuxième, et trois vieilles places seulement l'ont été dans la troisième. Aucune n'a été déclassée. Il nous semble utile de citer les forteresses et les forts situés le long de la frontière allemande. Leur répartition en classes est la suivante:

1e classe.	2e classe.	3e classe.
Paris.	Fort Troyon.	Lâon.
Verdun.	„ Paroches.	La Fère.
Fort Génicourt.	„ Mihiel.	Reims.
Toul.	„ Lionville.	Fort Pagny.
Fort Frouard.	„ Gironville.	„ Bourlemont.
„ Pont St.-Vincent.	„ Parmont.	„ Montbard.
„ Manonviller.	„ Rupt.	Lomont.
Epinal.	„ Château Lambert.	Langres.
Fort Arches.	„ Ballon Servance	Dijon.
Belfort.	(c. à. d. presque tous	
Fort Giromagny.	les forts d'arrêt).	
„ Chaux.	Besançon.	
„ Cognelot (Langres).		

On constate immédiatement que les forteresses de première et de deuxième classe, à l'exception de Paris, du fort de Cognelot et de Besançon, font, en général, partie de la première ligne de fortifications; la deuxième ligne, dont les forteresses sont rangées dans la troisième classe, est donc pour ainsi dire abandonnée. Parmi les places fortes de la première ligne ne figurent à la première classe que les quatre grandes forteresses de Verdun, Toul, Epinal et Belfort, ainsi que les forts d'arrêt situés à proximité d'elles, et enfin le fort de Manonviller, situé en avant de la ligne. Ces points seuls sont fortifiés, armés et pourvus de garnisons selon les exigences modernes, et c'est avec eux qu'une armée allemande qui franchirait la frontière aurait à compter.

Ce qui caractérise le mieux le changement de système, c'est que les forts d'arrêt sont rangés dans la deuxième classe. Ce sont

précisement ces ouvrages complètement isolés qui, en premier lieu, exigent pour leur artillerie des couverts résistants, principalement des cuirassements. Car s'ils ne sont pas soutenus par l'armée de campagne qui les empêche d'être cernés et attaqués avec de l'artillerie lourde, si la garnison en est réduite à ses seules forces, il n'est pas possible de séjourner au-delà du fossé. L'intérieur du fort doit contenir tous les moyens de défense dont la garnison a besoin. Rangés dans la deuxième classe, ces ouvrages ne seront plus pourvus de ces engins dans la mesure la plus large et seront bientôt sans valeur devant l'attaque. Il semble que l'expression suivante de la loi les vise expressément: „des ouvrages de fortification qui ne peuvent acquérir d'importance que comme points d'appui éventuels d'une armée opérant dans les environs". . . . On a l'intention de prendre l'offensive et aussi longtemps que l'armée offensive se trouve en-delà des frontières, les forts d'arrêt n'ont pas la moindre importance: ils n'ont donc pas besoin d'un armement spécial. Mais, si pendant la marche en avant l'armée était surprise, ou bien si elle était obligée de battre en retraite vers l'intérieur, elle sera toujours à même de faire usage des positions avantageuses qui se trouvent en avant des forts d'arrêt; c'est là qu'elle résistera, et les forts d'arrêt, même non munis de cuirassements, constitueront un renfort sérieux et une position d'accueil; car les forts, avec leurs pièces lourdes, sont tout indiqués pour protéger une retraite éventuelle.

L'armée ayant, de cette manière, été prèservée du danger d'une destruction complète, les forts auront rempli leur rôle. L'assaillant devra tourner ses forces vers les formidables points d'appui des ailes, et ce sera pour lui une tâche sérieuse que de les prendre. Il est d'importance secondaire que les forts d'arrêt se rendent quelques jours plus tôt ou plus tard, grâce à leurs batteries cuirassés. Et comme il faudrait énormément d'argent pour pouvoir munir les forts de cuirassements, on estime que le sacrifice à faire est trop grand pour les avantages qu'il donnerait, et on abandonne les forts d'arrêt.

Il faut bien admettre que ce raisonnement est juste et que les décisions prises en conséquence sont logiques."

Données balistiques sur le canon de bord de 15 cm à tir rapide système Krupp.

Dans le numéro précédent de ce *Supplément* nous avons donné une description détaillée de la construction caractéristique du nouveau canon de bord système Krupp et tout particulièrement de son „affût à berceau et à fourche-pivot". Ces données étaient empruntées

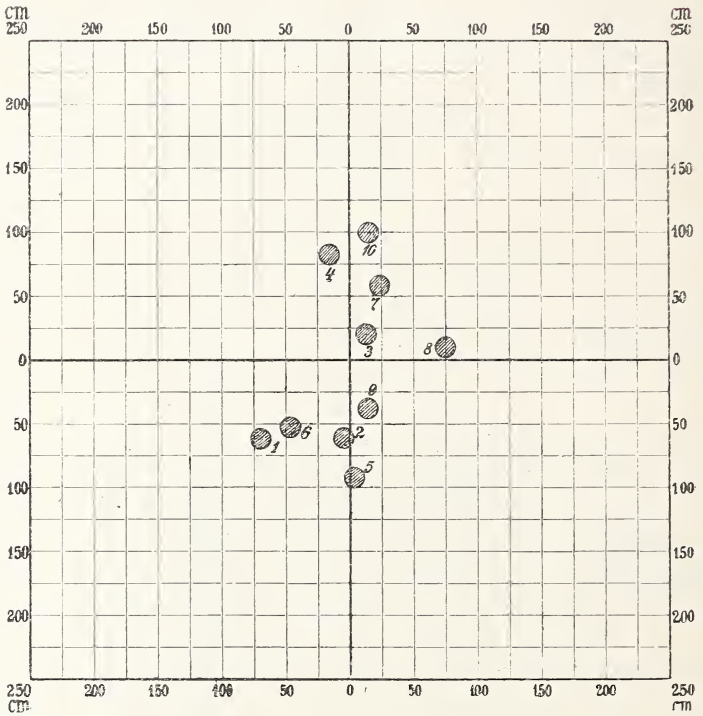
à un article de *Stahl u. Eisen n° 21* de *1899* signé J. Castner. Le même auteur a fait suivre cette étude, dans le *n° 24 de Stahl u. Eisen* de quelques considérations et de données inédites sur le rendement balistiques des canons de bord de 15^{cm} système Krupp. Nous en donnons un extrait dans les lignes suivantes:

Le calibre de 15^{cm} jouit d'une préférence marquée dans l'armement des bâtiments de guerre, grâce à ses excellentes qualités balistiques réunies à d'autres avantages — tel que p. ex. son poids limité — qui sont essentiels pour son emploi.

En compulsant les tableaux balistiques de l'annuaire anglais de la marine, le *Naval Annual de Lord Brassey pour 1899* et l'almanach de la marine autrichienne, *Marine-Almanach pour 1900*, paru tout récemment, on obtient le tableau suivant des données balistiques sur les canons Krupp de 15^{cm}:

Canon Krupp de 15^{cm} à tir rapide		Poids du projectile kg	Vitesse initiale m	Force vive à la bouche tm
Canon léger mod. 97	L/40	51	691	1240
		41	770	
	L/45	51	745	1445
		41	831	
	L/50	51	795	1640
		41	885	
Canon lourd mod. 97	L/40	51	729	1382
		41	813	
	L/45	51	782	1590
		41	873	
	L/50	51	835	1813
		41	930	
Canon léger mod. 99	L/40	51	743	1435
		41	829	
	L/45	51	802	1670
		41	895	
	L/50	51	860	1920
		41	958	
Canon lourd mod. 99	L/40	51	790	1620
		41	881	
	L/45	51	845	1860
		41	942	
	L/50	51	900	2110
		41	1044	

Relevé des touchés
d'un tir avec canon Krupp de 15 cm L/40
le 9 février 1895.



10 coups, eu tir rapide, en 81 secondes.
Distance: 2500 mètres

Comme on voit, chaque canon tire deux projectiles de poids différent. Il va sans dire que c'est au projectile le plus léger qu'appartient la vitesse initiale la plus grande.

Quant à la justesse et à la rapidité du tir le relevé des touchés représenté ci-contre permet de les apprécier. Ce résultat a été obtenu dans un tir avec un canon Krupp à tir rapide de 15 cm L/40 sur affût à berceau à pivot central, exécuté à Meppen le 9 février 1895. La cible était placée à 2500 mètres de distance de la bouche du canon et les 10 coups de la série furent tirés en tir rapide, en 81 secondes.

Le relevé des touchés montre les coups groupés dans un rectangle de 190 cm de haut sur 140 cm de large. L'écart moyen en hauteur qui se déduit de la position des coups est de 58 cm, l'écart moyen en direction de 27 cm 6, et le 50 p. c. des touchés sont compris dans un rectangle de 98 cm de haut sur 46 cm 6 de large.

Ce résultat du tir, bien que peut-être favorisé par des circonstances extérieures, par un temps et une lumière propice, n'en est pas moins remarquable. Il prouve en tous cas l'excellence de l'engin de tir, du canon avec son dispositif de mire et aussi de l'affût et de son appareil de pointage, permettant de charger la pièce et de la pointer aussi rapidement, tout en offrant une parfaite sécurité quant à l'absorption du choc de recul, malgré la grande facilité du mouvement de toutes les parties du mécanisme. Ce résultat démontre en même temps une complète uniformité des munitions, tant des projectiles dans leurs dimensions et dans leur poids, que du rendement uniforme de la charge de poudre. En outre encore il témoigne pour la bonne instruction du servant, car il faut incontestablement posséder une grande capacité visuelle, beaucoup d'exercice de sang-froid, de sûreté et de résolution dans l'action pour loger 10 coups consécutifs à des intervalles de 8 secondes, à une distance de 2,5 kilomètres, dans une cible de la grandeur d'une fenêtre à deux battants ordinaire.

Très intéressant est le développement historique du canon de 15 cm. Le tableau suivant en donne une image:

N° d'ordre	Désignation du canon	Année jusqu'à	Poids du projectile kg	Vitesse initiale m	Force vive à la bouche tm
1	Canon lisse de 24 livres	1861	11	530	157
2	Canon en fer	1861	27,35	359	180
3	Canon en acier et bronze	1864			
4	Canon fretté long	1872	35,5	495	443

N° d'ordre	Désignation du canon	Année jusqu'à	Poids du projectile kg	Vitesse initiale m	Force vive à la bouche tm
5	L/30	1878	51	505	663
6	L/35	1882	51	550	786
7	L/35	1889	45,5	650	980
8	L/40	1890	45,5	680	1072
9	L/40 lourd	1897	51	729	1382
10	L/50 „	1897	51	835	1813
11	L/40 „	1899	51	790	1620
12	L/50 „	1899	51	900	2110

Comme commentaire à ce tableau l'auteur que nous n'avons pas cessé de citer ajoute, les quelques remarques suivantes:

n° 1) Ce canon lisse en fer et en bronze fut transformé en canon rayé se chargeant par la culasse.

n° 2) Ces canons de 15 cm prirent part au siège de la position de Dueppel. Leurs obus se brisèrent sans effet à la surface des plaques en fer forgé de 110 mm d'épaisseur du „Rolf Krake".

n° 3) Ce canon faisait partie de l'artillerie qui a bombardé les forteresses françaises en 1870/71.

n° 4) Une des premières constructions de canons frettés: le projectile est un obus Gruson en fonte dure.

n° 5) Canon employant la poudre prismatique C/75 et l'obus Krupp en acier L/3,5.

n° 6) Canon L/35 employant la poudre prismatique brune.

n° 7) Canon à tir rapide avec poudre cubique sans fumée C/99.

n° 8), 9), 10) Canon à tir rapide avec poudre sans fumée R. P. C/93 resp. C/98.

Renseignements divers.

On a souvent parlé de l'excellence, au point de vue tactique, de la répartition de l'artillerie à bord des cuirassés allemands, particulièrement à l'occasion de leur lancement et de leur description. Voici, sur ce point spécial, quelques détails plus complets et plus précis; ils sont empruntés à l'ouvrage que le lieutenant-capitaine Wislicenus a consacré à la marine allemande:*)

*) *Deutschlands Seemacht sonst und jetzt, par Fr. W. Grunow, Leipzig.*

„La répartition adoptée a ce grand avantage de donner aux canons un angle de tir considérable et de permettre ainsi une utilisation beaucoup plus efficace de l'artillerie, surtout dans le tir contre des buts mobiles, que ce n'était le cas, précédemment, avec l'ancienne disposition. Les pièces les plus lourdes sont placées, par groupes de deux, à l'avant et à l'arrière, dans des tourelles blindées. En outre, de chaque côté, se trouvent, isolés dans des tourelles, trois canons de 15 cm. En jetant un regard sur l'ensemble du bâtiment, on constate que l'artillerie y est répartie sur six étages.

Le pont de batterie porte à l'arrière, libre de toute superstructure, une grosse tourelle blindée, avec les deux canons de retraite de 24 cm. Cette tour dispose d'un champ de tir de 270 degrés; les pièces sont à 4 m au-dessus de la ligne de flottaison. Immédiatement devant la tourelle d'arrière, le pont de batterie du „Kaiser Friedrich III" est couvert de constructions. Là sont placés, dans des casemates d'angle, 4 canons à tir rapide de 15 cm disposant d'un champ de tir de 140 degrés environ.

Au deuxième étage, environ deux mètres plus haut, sont disposés, à 6 mètres au-dessus de la ligne de flottaison, 14 pièces de 15 cm, dont six, ainsi qu'on l'a dit, sont isolées dans des tourelles, trois de chaque côté, devant les constructions qui couvrent la pont, de manière que chaque pièce dispose d'un champ de tir de 180 degrés. Les huit autres pièces sont fort ingénieusement disposées isolément, dans huit casemates d'angle avec chacune un champ de tir de 130 degrés. Tout autour des pièces, ces casemates isolées sont protégées par des parois blindées. L'effet que peuvent produire des projectiles ennemis pénétrant dans l'intérieur des constructions est, de cette façon, fort amoindri, et les pièces logées dans ces casemates pourront soutenir le feu plus longtemps que si elles se trouvaient les unes à côté des autres dans un espace commun.

Au troisième étage, à l'avant, au quart de la longueur du bâtiment, en arrière de la proue, et à huit mètres au dessus de la ligne de flottaison, se trouve la deuxième grosse tourelle blindée avec les deux canons d'avant de 24 cm (pièces de chasse). Immédiatement derrière cette construction se trouve la tourelle d'avant du commandant, protégée également par un blindage d'acier de 25 cm, et derrière elle est un pont non couvert, aux angles duquel sont placées, dans des constructions rappelant les nids d'hirondelles, dix canons à tir rapide de 8,8 cm protégés par des boucliers en acier ainsi que deux canons de 3,7 cm sans boucliers, car plus le canon est petit, plus on est obligé de réduire le poids qui peut être employé à le protéger, lui et ses servants.

Au quatrième étage ou dunette inférieure d'avant sont disposées, à 12 mètres au-dessus de la flottaison, 4 mitrailleuses de 3,7 cm. Deux autres de ces pièces sont placées sur la tourelle d'arrière du commandant.

Le cinquiéme étage est constitué par la dunette supérieure d'avant. Il porte deux canons à tir rapide de 8,8 cm, placés à 14 mètres de hauteur; c'est-à-dire que ces pièces se trouvent aussi éloignées de la ligne de flottaison que le sont de la rue les fenêtres du second étage d'une belle maison de grande ville.

Encore plus haut, à 24 mètres de la ligne de flottaison, sont les hunes de combat des deux mâts. Il s'y trouve 4 mitrailleuses de 3,7 cm: c'est le septième étage de ce dragon de mer moderne crachant le fer et le feu.

De plus 12 mitrailleuses de 8 mm sont réparties en divers endroits, spécialement dans les superstructures. Une telle répartition des pièces à bord permet un feu circulaire dans toutes les directions; les chiffres suivants pourront donner une idée de l'énorme masse des projectiles que cela représente:

Le cuirassé d'escadre „Kaiser Friedrich III" peut tirer, dans l'espace d'une minute:

1° avec ses 4 canons de 24 cm: 4 coups, soit 860 kg de projectiles représentant un effort de 17 396 tonnes-mètres;

2° avec ses 9 canons de 15 cm: 54 coups, soit 2754 kg de projectiles, et un travail effectif de 55 728 tonnes mètres;

3° avec ses 6 canons de 8,8 cm: 90 coups soit 630 kg de projectiles, et une énergie de 7830 tonnes mètres;

soit donc au total avec 19 pièces: 148 coups, 4244 kg de projectiles avec un effort de 80 954 tonnes-mètres — et cela, dans l'espace d'une minute.

Ces chiffres montrent clairement les effets extraordinaires de l'artillerie navale moderne; ils permettent de dire que, de nos jours, l'artillerie est le facteur principal du combat naval. On peut également en conclure que seuls les vaisseaux qui, outre leur cuirasse, peuvent encore porter un aussi formidable armement, frapperont les coups décisifs: En aucune circonstance, même temporairement, leur construction ne devra donc être négligée."

— Le croiseur-torpilleur autrichien „Zenta" ayant l'ordre de partir, le 24 septembre dernier, pour une tournée lointaine, a dû suspendre son départ, d'après la revue italienne *Rivista di Artiglieria Genio*, par suite du résultat insuffisant des essais de tir avec ses

canons à tir rapide de 12 cm. Pendant l'essai quatre de ces canons ont été rendus impropres au service et durent être renvoyés aux ateliers de Skoda à Pilsen d'où ils provenaient. En dehors des dommages soufferts par les bouches à feu, la résistance des affûts, selon toute apparence, n'a pas été suffisante. La revue citée plus haut conclut sa notice par cette réflexion: „Apparemment la production d'une bonne artillerie exige plus que la bonne volonté de soutenir l'industrie nationale."

— Entretemps le „Zenta" semble avoir changé son armement, car d'après la *Militär-Zeitung* de Vienne le bâtiment a enfin commencé son voyage le 11 novembre, ainsi avec un retard de 5 à 6 semaines. Mais la mauvaise fortune semble poursuivre le „Zenta", car il ressort d'un autre journal autrichien que, le 29 novembre, le bâtiment a dû rentrer au port d'Aden à cause d'une avarie aux condenseurs des machines principales, qui menaçait de rendre la continuation du voyage désastreuse. — De telles indications sont intéressantes pour l'appréciation de la production d'armes et de machines dans les différents pays. (*National-Zeitung du 3 janvier 1900.*)

— Lorsqu'on examine la préparation des armées de terre et de mer hollandaises à la guerre il paraît évident, de prime abord, qu'abstraction faite de son isolement complet et de son apathie politique, la Hollande ne doit la conservation de son indépendance et la possesion de ses colonies qu'au hazard et à des circonstances favorables. Sa flotte et son armée de terre, qui d'ailleurs, quant au nombre, n'est nullement une quantité négligeable, doivent être considérées comme absolument incapables de protéger ou de défendre avec succès même la Hollande seule et par conséquent encore bien moins ses colonies étendues contre la plus faible des puissances européennes. L'armée hollandaise n'est pas de qualité à pouvoir tenir tête à une puissance européenne quelconque. La milice, appellée là-bas „schutterij", ne serait, dans une guerre européenne, qu'une entrave, car elle manque de discipline et n'est nullement préparée à la guerre. Par la lourdeur et l'inhabilité de ses mouvements elle ne pourrait qu'embarrasser les troupes régulières et même leur devenir fatale. La cavalerie hollandaise au contraire est très bonne. Napoléon Ier déjà en faisait grand cas, il la déclara la meilleure du monde entier. La qualité du soldat hollandais considéré individuellement est irréprochable. Le Hollandais est brave; il aime sa patrie ardemment comme ses ancêtres, et il nourrit un sincère amour et un grand dévouement pour sa dynastie héréditaire.

Quoique les Hollandais aient toujours eu une vraie peur de l'exercice militaire à la prussienne qu'ils regardent, bien à tort, comme symptôme de servitude, le devoir de leur propre conservation les obligera

bientôt à renoncer à ces idées entièrement injustes et même ridicules, et à procéder enfin à la formation d'une armée régulière et bien organisée, ce qui ne leur serait pas trop difficile, vu les grandes ressources en hommes et en argent dont la Hollande dispose. Le préjugé des Hollandais contre le service militaire obligatoire d'aprés le modèle allemand sera abandonné dès que l'on aura fait comprendre au peuple hollandais que l'indépendance politique de son pays repose sur la condition que son armée soit vraiment prête à entrer en campagne. (*Deutsche Tageszeitung n⁰ 439 du 19 IX 99*)

— Des travaux géodésiques importants ont été exécutés récemment par une commission formée d'officiers allemands et français, le long de la frontière franco-allemande, à l'est de Nancy. Des doutes se sont élevés de diverses parts, quant à la véracité de cette information; mais la *Kölnische Zeitung* croit pouvoir en garantir l'authenticité. Elle produit, en effet, le communiqué suivant:

Il s'agit d'une opération scientifique d'une grande importance: la coordination du levé topographique allemand avec le levé français, par la jonction du parallèle de Paris au réseau de triangulation allemand. Comme le levé topographique est exécuté, en France et en Allemagne, par l'état-major de l'armée, cette opération ne pouvait être effectuée que par la cooperation d'officiers allemands et français. On a donc formé une commission pour laquelle on a désigné en France le commandant Bourgeois et son adjoint Noizel, et en Allemagne deux officiers du grand état-major prussien, le capitaine Marquard et le lieutenant Launhardt, sous les ordres du major von Bertrub. Cette commission fonctionne déjà depuis plus de quatre semaines. On établit un réseau de triangulation entre les principaux points trigonométriques allemands, sur les sommets les plus élevés des Vosges et les stations topographiques françaises qui se trouvent aux environs de Nancy. Cette opération, pendant laquelle on doit observer, souvent, à des distances supérieures à 50 kilomètres, est très compliquée. On apporte aux observations et aux calculs les soins les plus minutieux.

Le Gérant: **Edmund von Witzleben.**
Imprimerie: Kgl. Hofbuchdruckerei **Gebr. Gotthelft, Cassel.**

Internationale Revue

über die

gesammten Armeen und Flotten

Revue internationale

Fondée par Ferd. von Witzleben-Wendelstein

Supplément 12

Mars 1900

La reproduction sans indication de source du contenu de cette revue et des illustrations est interdite.

Rédaction et Edition
E. von Witzleben
Weintraubenstrasse nº 21, I.
DRESDEN-N.

La „Internationale Revue" pavec „Supplément" araît mensuellement

Prix d'abonnement pour trois mois	Allemagne et Autriche-Hongrie	Etranger
Revue avec Supplément	6 Mark	8 francs
Supplément seul	2,25 „	3 „

Prix d'un numéro	Allemagne et Autriche-Hongrie	Etranger
Revue avec Supplément	2,50 Mark	3,25 francs
Supplément seul	1 „	1,30 „

Envoi franc de port dans toute l'union postale. — On s'abonne aux bureaux de la rédaction. Dresden N., Weintraubenstrasse 21, I.

Sommaire

Page

Enseignements et leçons à tirer de la guerre du Transvaal 261

Manoeuvre d'hiver 267

L'importance des constructions navales allemandes 270

Renseignements divers 273

Le but des „Suppléments" français de la „Internationale Revue" est, en premier lieu, de renseigner tous les abonnés auxquels la langue allemande n'est pas familière, mais qui ne s'en intéressent pas moins aux questions militaires et autres discutées en Allemagne, sur les opinions et la critique allemandes. En rectifiant des interprétations erronées et en redressant de fausses indications sur les tendances allemandes — souvent propagées uniquement par suite d'une connaissance insuffisante de la langue — la rédaction ne croit pas seulement aller à l'encontre du besoin principal des lecteurs étrangers, mais encore et surtout répondre à ce que l'on est en droit d'attendre d'une véritable Revue Internationale, c. à d. d'une publication qui a pour but de faciliter les relations intellectuelles entre différents pays.

Enseignements et leçons à tirer de la guerre du Transvaal.*)

Quoique la guerre de l'Afrique-du-Sud ne soit pas encore terminée et que, par conséquent, les enseignements qu'on peut en tirer soient encore incomplets, il ne semble pas prématuré de donner le résumé des leçons que cette guerre a données jusqu'ici, au point de vue particulier de l'Allemagne, surtout lorsque ce résumé est dû à un écrivain autorisé, tel que le correspondant militaire de la *Schlesische Zeitung*, qui porte ce qui suit:

Quoique les personnes qui connaissent à fond la situation dans l'Afrique-du-Sud, eussent prédit que les Anglais rencontreraient de grandes difficultés s'ils tentaient de subjuguer les Boers, nul ne se serait imaginé que les troupes anglaises auraient à enregistrer de tels insuccès. Il est intéressant de rechercher les causes qui ont amené tous ces événements imprévus et d'en tirer les enseignements qu'ils comportent: Deux petites républiques luttent avec succès contre un empire puissant; une nation armée résiste à une armée régulière. Ce dernier événement n'est pas isolé dans l'histoire, et il serait illogique d'en conclure que les armées permanentes sont inutiles et que des troupes de milices bien armées sont à même d'assurer la défense du pays: un pareil système amènerait rapidement la ruine du pays qui l'appliquerait.

A la première rencontre avec des troupes régulières les armées françaises de la révolution furent dispersées dans toutes les directions. Quelques certaines de cavaliers suffisaient pour mettre en fuite des milliers de ces soldats improvisés. Les armées formées plus tard étaient des produits de la guerre, et pour la première fois le monde étonné vit, il y a cent ans, comme il le voit aujourd'hui chez les Boers, quelle force inépuisable présentent les nations armées et combien est fort un peuple soulevé pour défendre ses frontières et protéger ses biens, où riches et pauvres,

*) Cet article ne considère que les événements jusqu'au 15. février. (La Réd.)

grands et petits, marchent côté à côté. Un ardent amour de la patrie et de la liberté ainsi que la haine de l'oppresseur augmentent les forces des Boers et rendent plus inflexible encore leur caractère, rude comme la nature de leur pays. Leurs luttes continuelles avec les indigènes et même avec les Anglais ont formé des chefs qui savent fort bien mettre à profit l'expérience acquise dans les combats. Comme on vit jadis les jeunes généraux français apprendre à leurs jeunes soldats le combat en ordre dispersé qu'ils avaient vu pratiquer lors des combats de la Vendée et, conduits par le génie de Napoléon, battre toutes les armées permanentes de l'Europe, on voit actuellement la tactique des Boers, adaptée à la nature de leur pays, l'emporter sur celle des Anglais; il est vrai que celle-ci n'est guère à la hauteur de son temps. De vieux guerriers expérimentés comme Joubert et Cronje conduisent ces troupes qui ne connaissent pas les champs d'exercice, mais dont les qualités guerrières et surtout morales facilitent leur mission. Leur terrain d'exercice, c'est le champ de bataille, et leurs succès constants ont prouvé qu'ils se sont perfectionnés sous tous les rapports et qu'ils savent profiter des leçons à tirer de leurs propres fautes comme de celles de l'adversaire.

Faire la guerre, c'est un art, mais un art ou le bon sens joue un grand rôle, pour lequel il faut des nerfs bien trempés et la qualité de pouvoir, dans les situations difficiles, garder son sang-froid pour tirer des conclusions justes. Les Boers possèdent par nature les qualités que nos armées modernes doivent mettre beaucoup de temps à acquérir. Tireurs adroits et dont les nerfs ne sont pas encore affaiblis par l'action progressive de la culture moderne, ils savent, dans un calme imperturbable, attendre le moment propice pour ouvrir le feu; cavaliers excellents, ils ne connaissent pas d'obstacles; habitués par une vie de dur travail à supporter la fatigue, presque sans besoins naturels, ces hommes doivent être ou devenir bien vite de bons soldats, lorsqu'ils disposent de bonnes armes et de munitions suffisantes. Les succès leur font avoir confiance en eux-mêmes et dans leurs chefs militaires qui, pour la plupart, sont également leurs chefs politiques; et les Anglais ont appris à leur détriment que, contrairement à ce qu'ils prétendaient, eux, d'abord, les Boers possèdent cette vertu militaire sans laquelle les succès durables sont impossibles: la discipline.

Dans l'armée anglaise, à en croire les Anglais eux-mêmes, la confiance de la troupe et des officiers en eux-mêmes et dans leurs chefs diminue de plus en plus. La valeur morale des troupes s'affaiblit donc de jour en jour. Des fautes contre les règles les plus simples de la stratégie et même de la tactique se répètent journellement. C'est donc l'incapacité ou bien l'entêtement et l'orgueil des Anglais qui, en leur faisant déprécier l'adversaire, causent la plupart de leurs défaites. Eparpillée sur toute la ligne en corps isolés, chaque armée se voit empêchée d'avancer et menacée d'être enveloppée. Les Anglais ont l'occasion de constater l'exactitude de ce principe de Moltke disant que les fautes commises lors du premier déploiement d'une armée ne peuvent plus être réparées, même pendant la durée d'une campagne; l'inverse d'un autre principe du grand stratège s'applique également à leur cas : se diviser pour marcher, ne pas se réunir pour être battus.

Le manque de cohésion des opérations anglaises rappelle absolument les hauts faits du conseil de guerre de la cour de Vienne, d'il y a cent ans, par lequel toute l'énergie des chefs de l'armée était paralysée et qui sut détruire ce que les succès de bons généraux, tels que l'archiduc Charles d'Autriche, avaient pu produire. Il n'est donc pas étonnant que le feldmaréchal Roberts n'ait accepté le commandement en chef qu'à condition que le ministre de la guerre de Londres s'abstienne de donner aucune instruction relative à l'emploi des troupes et à la direction des opérations. Roberts et son chef d'état-major, lord Kitchener, ne se cachent pas les difficultés de leur ingrate mission; cela résulte d'une phrase de ce dernier où il affirme qu'il ne sera pas facile de retirer la charrette du marais où elle est embourbée. Il est permis d'être curieux au sujet de la manière dont ces deux chefs expérimentés s'y prendront pour faire tourner le sort, plutôt défavorable jusqu'ici, au moyen des 6e et 7e divisions qui sont disponibles provisoirement pour les nouvelles opérations. Les meilleures troupes anglaises sont battues, celles de nouvelle formation ne peuvent, de loin, être comparées aux anciennes; et si l'Angleterre essaie de remplacer par la quantité des troupes leurs qualités absentes, elle perd de vue que, à la guerre, plus encore que dans toute autre circonstance, c'est surtout la valeur morale de chaque homme qu'il faut considérer, voir s'il a du coeur. Quelques reporters anglais comptent même qu'il faut 4 à 5 Anglais

pour un Boer; et, comme le général Buller admet ce calcul, il faudra donc 100000 hommes pour le Natal et autant pour les opérations dans l'ouest. Mr. Robinson, qui connaît fort bien l'Afrique-du-Sud, mais qui n'est pas soldat, donne un avis identique à ses compatriotes; seulement il demande l'impossible: des troupes entraînées comme les Boers, des corps de cavalerie irrégulière à recruter dans l'Afrique-du-Sud même et dans le même élément populaire que les Boers! Evidemment, il force quelque peu la note; il résulte toutefois à l'évidence de ces déclarations, combien il estime la valeur des Boers.

L'Angleterre a formé de nombreux corps de volontaires montés, pris dans la Yeomanry, et il est possible que ces corps qui rappellent la création des chasseurs volontaires de 1813, rendront plus de services dans l'Afrique-du-Sud que la cavalerie régulière qui n'y est pas du tout à hauteur de sa tâche; mais il faudra voir si ces troupes seront à même de se mesurer avec les Boers.

Les Transvaaliens réunissent deux grandes qualités: ils sont aussi adroits comme cavaliers que comme tireurs; ils ont donc la vitesse de la cavalerie et la puissance de tir de l'infanterie. Lorsque le succès est douteux ils disparaissent aussi subitement qu'ils avaient apparu. Ils inquiètent sur les flancs et les derrières les troupes en marche, refusent le combat et font tomber l'ennemi dans des pièges tellement bien tendus que les Anglais n'ont jamais manqué de s'y laisser mener.

La preuve de l'existence de la discipline du feu, cette pierre de touche de l'autorité que les chefs doivent avoir sur leurs subordonnés, est fournie par le calme absolu avec lequel ils laissent approcher l'adversaire jusqu'à la distance la plus efficace pour le tir, afin de lui causer des pertes d'autant plus grandes, par un tir bien ajusté. Cette discipline du feu provient en grande partie du caractère calme et pondéré des Boers, habitués à ne tirer que lorsqu'ils sont sûrs d'atteindre leur objectif; mais on peut en conclure que les chefs subalternes ont parfaitement leurs hommes en main. Actuellement, dans les armées modernes bien exercées, c'est une des choses les plus difficiles que de conduire une ligne de tirailleurs. Les hauts chefs agissent sur la marche du combat au moyen de leurs réserves. Mais, en opposition avec les idées généralement admises, les Boers ne paraissent guère partisans des formations profondes et de la constitution de réserves;

ils combattent en une ligne de tirailleurs très dense et longue en proportion, rendant les enveloppements difficiles. Là où les Anglais ont tenté des attaques de flanc ils ont dû faire faire à leurs troupes de grands détours et celles-ci se sont ainsi trouvées plusieurs fois sur le point d'être coupées.

Au fond, la tactique des Boers constitue encore une extension du combat en tirailleurs, où tout dépend de la valeur du tireur; mais celui-ci est habitué à agir d'une manière indépendante et réfléchie et il remplit fort bien son rôle. Malgré que les récents combats semblent confirmer l'avis de beaucoup d'écrivains militaires, disant qu'une attaque de front exécutée contre un ennemi abrité et non ebranlé par le feu ne peut pas réussir, il ne faudrait pas, pour cela, vouloir trop généraliser la méthode de combat des Boers. D'abord les batailles de l'Afrique-du-Sud sont relativement peu importantes et, vu leur petit nombre, les Boers ont porté la lutte dans les montagnes. Le fait de les voir envelopper rapidement des détachements Anglais prouve, de plus, que, bien que se sachant invincibles de front, ils constituent malgré cela une réserve mobile qui se colle à l'adversaire, l'inquiète sur ses flancs et ses derrières et profite de toutes les occasions pour les couper. Ce genre de tactique exige une grande mobilité et „l'infanterie montée" serait par conséquent l'idéal de l'infanterie moderne.

Il ne faut pas croire que ce soit uniquement le feu de front des fusils à répétition qui fait la force des positions. Nous voyons que les Boers font avec succès la guerre de positions et on distingue parfaitement, d'une part, parmi les positions occupées par eux, celles où, pour l'arrêter dans son mouvement, ils résistent à l'ennemi jusqu'au moment où il les attaque énergiquement ou les tourne, et, d'autre part, des positions d'ordre stratégique, renforcées par tous les moyens techniques et occupant des points d'une importance telle que l'ennemi se voit forcé de les attaquer pour assurer sa marche en avant. Sur les positions de ce dernier genre les Boers se maintiennent malgré les attaques les plus violentes; exemple: celle que le général Cronje occupait au Nord de Modder-River. Ils reculent adroitement leurs troupes et leurs canons, afin de les soustraire au tir de l'artillerie ennemie, mais au moment propice ils réoccupent prestement un emplacement convenable. Pour tromper l'adversaire ils construisent plusieurs tranchées l'une derrière l'autre et, alors que l'ennemi bombarde

la première ils occupent la dernière d'où ils dirigent sur l'assaillant un feu rendu plus efficace encore par l'insouciance avec laquelle l'adversaire s'avance, attendu qu'il se figure avoir décimé l'ennemi par le tir de son artillerie.

On a déjà essayé de tirer de cette méthode de combat en tirailleurs des enseignements pour la tactique de notre infanterie. Il est certain en tout cas que, si l'on veut éviter d'essuyer inutilement des pertes aussi sérieuses que celles des Anglais, on conclura des expériences de cette guerre qu'il faut former les lignes de tirailleurs et ouvrir le feu à des distances plus grandes qu'on n'a l'habitude de le faire sur les plaines d'exercice et aux manoeuvres. Mais, avant comme après, le principe de conserver ses troupes en formation serrée aussi longtemps qu'on se trouve en dehors de la zône efficace des feux, reste intact. Les Boers renoncent aux mouvements offensifs en grand et ils n'ont guère encore mis leurs succès à profit. Un troupe battue ne peut être détruite entièrement que par une poursuite énergique. Les Boers se constentent de contourner, d'envelopper et de couper les fractions battues.

Si les Boers ne montrent pas cet élan qui distingua p. ex. les armées françaises de la révolution, c'est que, pour ces dernières, une perte d'un millier d'hommes n'importait guère, tandis que pour les Boers la perte de chaque homme est une chose sérieuse.

Chacun sait que la cavalerie perd de son importance en terrain montagneux, mais malgré cela on s'accorde unanimement à dire que la cavalerie anglaise aurait dû mieux renseigner les généraux. Pour autant qu'on en puisse juger à distance et d'après les rapports publiés, l'instruction qu'elle reçoit convient pour la préparation aux revues plutôt qu'au service en campagne. Un grand nombre des insuccès est dû toutefois à l'impraticabilité de ce pays montagneux et aux difficultés que les chevaux y rencontrent pour la marche. La conduite de l'infanterie montée des Boers indique que notre cavalerie ne doit pas négliger le tir afin de s'entraîner d'avantage encore à l'équitation, car c'est notre cavalerie, armée du mousqueton, qui ressemble le plus à cette infanterie des Boers, tant sous le rapport de l'instruction que de l'équipement, et ce seul motif déjà justifierait une augmentation de la cavalerie au détriment de l'infanterie.

On sait peu de chose sur la marche de la lutte d'artillerie. Beaucoup de rapports mentionnent toutefois qu'on tire généralement à d'assez grandes distances: c'est là une conséquence naturelle de l'augmentation de la portée et de la puissance des canons.

L'utilité des obusiers dans la guerre moderne est mise en évidence. La nécessité de préparer pour l'attaque les retranchements abrités, d'en chasser les défenseurs et de détruire les blindages qui s'y pourraient trouver forcera toujours l'offensive à employer des bouches à feu à tir courbe; et plus la tendance à la guerre de position augmente — ce qui est une conséquence directe de la puissance toujours grandissante des armes actuelles — plus cette nécessité devient urgente.

Tous les épisodes que la guerre a présentés jusqu'ici permettent de croire que les Anglais devront lutter longtemps encore, parce que, par la pratique de la guerre, dont eux aussi tirent adroitement et rapidement des enseignements utiles, les Boers deviendront des adversaires toujours plus dangereux et qu'ensuite le mouvement insurrectionnel des Afrikanders prendra constamment des proportions plus graves, rendant la soumission de l'élément boer toujours plus difficile.

Manoeuvre d'hiver.

On écrit de Coblence au *Militär-Wochenblatt,* fin décembre:

„Un exercice fort intéressant et été exécute récemment par la garnison. Chaque régiment d'infanterie avait réuni en un bataillon tous ses soldats de deuxième année; le 23e régiment d'artillerie de campagne avait formé une batterie par groupe; la batterie comptait six pièces et trois caissons, conformément aux prescriptions du nouveau règlement. Les détachements opposés se composaient chacun d'un bataillon et d'une batterie. Celui de l'Ouest avait une mission offensive, celui de l'Est devait rester sur la défensive. Le service d'exploration incombant à la cavalerie était assuré de part et d'autre par des patrouilles d'officiers fournis par l'artillerie de campagne. Les chefs de ces patrouilles pouvaient ainsi s'initier également au service des reconnaissances que nécessite le choix des positions.

Le détachement Est se mit en route vers sept heures du matin par un froid de dix degrés sous zéro. Les hommes portaient la capote, mais on ne fit guère usage du capuchon. Une hauteur

assez importante située sur la rive droite du Rhin fut franchie non sans quelque difficulté par l'artillerie, car en plusieurs endroits les chemins étaient recouverts de glace. Grâce aux crampons à glace dont l'emploi fut trouvé fort pratique, les chevaux purent vaincre tous les obstacles. A 8 heures 45 le détachement était rassemblé au „Lahnberger Hof" d'où il se mit en route vers 9 heures dans la direction de l'Ouest. Le chef du parti marchait à la tête du gros; lorsqu'il atteignit le sommet du „Höhrer-Berg" on lui annonça que l'adversaire s'avançait dans la direction d'Arzheim. Il prit le parti d'occuper une position d'attente sur la hauteur. Un brouillard épais empêchait de voir au-delà de 800 mètres et par moments même au-delà de 500. Le chef du parti Ouest résolut de s'approcher le plus possible de la position, à la faveur de ce brouillard. Grâce à cette circonstance et à cause du peu de cavalerie dont on disposait il réussit effectivement à faire avancer son infanterie jusqu'à 600 mètres environ sans avoir essuyé un coup de feu. Entretemps le chef du parti Est avait installé sa batterie sur la crête de la hauteur d'où, par un temps clair, elle aurait découvert le terrain en avant jusqu'à 2500 mètres, quelques ravins et pentes exceptés. Il disposa son infanterie à droite et à gauche de l'artillerie, les réserves vers l'aile droite qui était la moins protégée par la forme du terrain.

Tout à coup, l'infanterie de l'aile gauche vit, à 500 mètres d'elle, les lignes de tirailleurs ennemis sortir du brouillard. Aussitôt commença un violent feu de tirailleurs que la batterie seconda par un feu rapide. Le parti ouest forma de nouvelles lignes de tirailleurs que l'on aperçut toute fois à de plus grandes distances, le brouillard se dissipant par moments. Grâce à cette circonstance on put apercevoir l'artillerie du parti ouest montant la pente d'une hauteur qui se trouvait en face de la batterie Est et à environ 1400 mètres de celle-ci. Le feu rapide de cette dernière empêcha la mise en batterie de l'artillerie adverse et l'obligea à prendre une nouvelle position plus en arrière. L'infanterie assaillante s'était entièrement déployée, pendant ce temps, et entretenait un feu nourri sur son front, tandis que l'effort principal était dirigé sur l'aile droite dont l'approche fut facilitée par l'utilisation adroite du terrain. Mais le chef du parti Est avait prévu cette attaque et avait réuni à temps des forces suffisantes sur cette aile. L'attaque principale de l'assaillant était privée de

l'appui de son artillerie, non encore en position, alors que la batterie Est, ayant exécuté un léger changement de front, pouvait tourner toutes ses forces, encore intactes, contre l'infanterie assaillante. L'attaque exécutée par le parti Ouest dut donc être considéré comme ayant échoué. On décida d'arrêter là les opérations, vu le froid intense qui régnait.

Le brouillard flottant était certes une raison pour diminuer les distances, mais malgré cela l'artillerie des deux partis s'est, dès le début, trop rapprochée de l'infanterie. Celle du parti Est s'est trouvée de la sorte exposée à l'improviste à un tir meurtrier exécuté par l'infanterie; celle du parti Ouest essuya un revers décisif lors de sa mise en batterie.

Quoique cette situation ne ressemble que de loin à celle qui s'est présentée à la bataille de Colenso, elle montre, tout aussi bien que celle-ci, combien il est important de ne jamais faire avancer, dans un terrain inexploré, l'artillerie sur une même ligne que l'infanterie. Notre nouvelle pièce de campagne présente précisément aux distances de 2000 à 2500 mètres des qualités balistiques tellement grandes qu'il est inutile et que par conséquent c'est faire erreur que de vouloir, au début de l'action, rapprocher d'avantage l'artillerie des lignes ennemis. Par contre, l'infanterie doit toujours être poussée assez loin en avant pour pouvoir empêcher un feu que l'infanterie ennemie pourrait exécuter à l'improviste ou pour s'opposer à un tir à courte distance qu'ouvrirait par surprise l'artillerie de l'adversaire (règlement d'exercice pour l'artillerie de campagne § 282).

Il y a lieu, à ce propos, de faire remarquer ceci: Le règlement d'exercice pour l'artillerie de campagne dit que l'infanterie ne doit jamais se trouver sans l'appui de l'artillerie amie; mais, au sujet de la conduite du tir il ne dit que ceci: il incombe au commandant en chef de désigner le but de l'action et, implicitement, l'objectif en général, alors que c'est l'affaire du commandant de l'artillerie d'indiquer les objectifs en détail. Le § 312 veut aussi que l'on choisisse toujours pour objectif le point qui a une importance décisive sur l'issue du combat. On s'en remet donc entièrement aux commandants d'artillerie du soin de discerner ces objectifs.

Le règlement d'exercice de l'artillerie française prescrit au contraire, pour certaines phases du combat, une concentration du

feu, chose inconnue chez nous. Sur certains signaux ou bien à des moments convenus, tous les commandants d'artillerie font converger leur feu sur un point déterminé d'avance. Si ce point est celui par où l'assaillant veut pénétrer dans la position et si l'on réussit, peu avant l'assaut, à frayer en quelque sorte un chemin à l'infanterie, par cette concentration du feu, la mission de l'artillerie est évidemment accomplie. Mais pour cela il est indispensable 1° que le commandant en chef indique exactement au commandant de l'artillerie le point et l'heure de l'attaque décisive de l'infanterie; 2° que le commandant de l'artillerie fasse parvenir en temps opportun les indications nécesssaires aux diverses fractions d'artillerie. Le moyen le plus sûr d'arriver à cela serait évidemment d'adopter un signal particulieur pour cette circonstance.

Il va de soi que le commandant de l'artillerie seul doit pouvoir décider s'il a y lieu pour toutes les batteries de participer à la concentration du feu; diverses circonstances, comme p. ex. une position défavorable à cette concentration etc., peuvent obliger certaines batteries à conserver leur but.

Ce qu'il faut absolument éviter surtout, c'est une concentration prématurée du feu; car elle ferait connaître immédiatement à l'ennemi le point où se produira l'attaque. Vu la possibilité de produire en un temps très court un effet très puissant par le feu rapide, il suffira de faire converger le feu pendant quelques minutes. Lorsque cette phase se terminera, l'artillerie saura que le moment est venu d'avancer par échelons, pour accompagner l'attaque de l'infanterie."

L'importance des constructions navales allemandes.

La *Deutsche Zeitung du 22 XII 1899*, contient sur l'importance des constructions navales allemandes l'article suivant:

Le professeur Flamm, qui occupe la chaire de construction navale créée à l'école technique supérieure de Berlin (la seule chaire de ce genre que compte l'Allemagne) s'est prononcé de façon significative sur l'importance des constructions navales allemandes, et il a réfuté la thèse suivant laquelle une seule innovation dans le domaine technique pourrait amener une révolution complète dans l'art des constructions navales.

„Nous constatons journellement", dit Mr. Flamm, „que des progrès se réalisent sans interruption dans tous les domaines techniques; il va de soi, dès lors, qu'il s'en réalisera également dans le domaine des constructions navales et qu'il en faut donc prévoir pour l'avenir. Mais si, pour cela, il fallait attendre jusqu'au moment où l'on puisse construire des navires idéals, qu'aucune invention à venir ne puisse plus perfectionner, on ne pourrait plus construire de navire du tout, car ce moment-là ne viendra évidemment jamais. On ne peut pas présumer que les progrès de l'art des constructions navales s'arrêtent un seul instant; et si même cela se produisait, ce serait un recul évident.

Mais l'art de ces constructions a atteint actuellement en Allemagne un degré extraordinaire. Les vaisseaux de ligne les plus récents surtout, ceux de la catégorie dite impériale — le „Kaiser Friedrich III.", le „Kaiser Wilhelm II.", le „Kaiser Wilhelm der Grosse", le „Kaiser Karl der Grosse" — sont tellement supérieurs à tous les autres types de navires (sans excepter ceux construits en Angleterre), au point de vue de la puissance offensive et défensive, que, dans un temps fort long, aucune autre nation ne pourra nous surpasser sous ce rapport. Les pays étrangers semblent d'ailleurs reconnaître la chose, puisque beaucoup d'étrangers, après avoir étudié chez eux la construction navale, viennent en Allemagne pour y compléter leurs études; et il est probable que dorénavant l'Amérique, qui, au point de vue de ces constructions, est une des premières nations du monde, n'enverra plus, comme jadis, en France mais bien en Allemagne ses meilleurs officiers, pour leur permettre d'étudier la construction des navires. Lord Brassey a déclaré récemment que l'Allemagne a réalisé, dans les navires de la catégorie dite impériale, un progrès tellement gigantesque qu'aucune autre nation ne dispose de navires ayant une telle puissance d'artillerie, c. à. d. qui soient à même de lancer par minute une quantité égale de projectiles du même poids et animés d'une vitesse et d'une force de pénétration égales à ceux que lancent les navires allemands.

Il est évident que dans quelques années de nouveaux progrès seront réalisés dans cette voie. Ils porteront surtout sur la construction des affûts, les cuirassements, la construction des machines et principalement des chaudières, mais ces améliorations ne se réaliseront que lentement. En aucun cas, vu le degré de perfectionnement actuel de ces constructions, on ne peut supposer

qu'il puisse être fait une invention aussi importante que le fut jadis celle de la machine à vapeur, qui, d'un coup, puisse faire déclasser nos navires actuels comme ce fut le cas, alors, pour les navires de guerre naviguant à la voile.

Quant aux vaisseaux sous-marins que l'on croyait longtemps destinés à provoquer une révolution complète dans les constructions navales, toutes les personnes compétentes sont unanimement d'avis que, provisoirement, on ne peut guère en attendre grand'chose. Car ce que l'on a appris jusqu'ici au sujet des expériences auxquelles on les a soumis ne promet guère.

Le sous-marin a un grand défaut: son manque de stabilité horizontale. En effet, il prend immédiatement une position oblique dès qu'il est submergé et qu'une personne se déplace, à l'intérieur, de l'avant a l'arrière ou inversement. De plus ces bateaux sont dangereux parce que, construits généralement pour la pression hydrostatique qui correspond à une profondeur de 30 mètres, ils sont bientôt comprimés lorsqu'ils descendent plus bas. A cela vient s'ajouter leur rayon d'action réduit, le peu de rapidité de leur marche et la difficulté de surveiller le champ d'opération. Leur rayon d'action, c. à. d. la longueur totale de la marche qu'ils peuvent fournir sans charger du combustible, est si faible parce que l'exiguité des charges qu'ils peuvent supporter ne permet pas de les approvisionner de grandes quantités de combustible.

Pour l'éclairage du champ d'opération il est prouvé que l'électricité convient seule, mais elle présente l'inconvénient de faire connaître à l'ennemi l'emplacement du sous-marin, et ce désavantage n'est pas compensé par les avantages. Il résulte de tout cela que, provisoirement, on fait bien de construire des torpilleurs perfectionnés plutôt que des sous-marins.

En résumé," conclut Mr. Flamm, „je dois dire que les chantiers allemands construisent actuellement des navires qui, comparés aux vaisseaux des autres nations, possèdent la plus grande puissance offensive et défensive avec le moindre déplacement d'eau. La qualité des cuirassements construits par Krupp n'est égalée que par celle de ses canons à chargement rapide. Les dernières plaques de cuirassements constituent à peu près le summum de ce qui peut être atteint dans cette voie. Leur surface présente une telle dureté qu'aucun outil ne parvient à les entamer; et lorsqu'il

s'agit d'y faire un travail mécanique quelconque, on doit d'abord les détremper à l'endroit voulu, d'après un procédé spécial. A cette dureté elles joignent une élasticité non encore obtenue jusqu'ici. Les essais ont prouvé fréquemment que les obus ne forment plus qu'un éclat quand ils parviennent à percer ces plaques. Mais dans bien des cas ils ne parviennent même pas à les traverser. Ces plaques constituent ce qu'il y a de meilleur au monde en ce moment comme cuirassement.

Nos chantiers maritimes ont été tellement chargés de commandes, tant par notre pays que par l'étranger, qu'aucune autre branche de l'industrie — sauf peut-être l'électricité — n'a pris un tel développement pendant les 10 dernières années. Les grands chantiers allemands, dont quelques-uns occupent jusqu'à 6000 ouvriers, peuvent être considérés comme un phénomène typique de l'essor grandiose que l'industrie allemande a pris dans les dernières dizaines d'années."

Renseignements divers.

— La *Militär-Zeitung du 27 janvier 1900* porte une notice, fondée à ce qu'il paraît sur des indications provenant de Madrid, et s'occupant d'un compte-rendu d'essais de tir, avec différents canons de campagne à tir rapide, faits en Espagne, paru dans le *Memorial de Artilleria de septembre 1899.*

Ce compte-rendu ayant été reproduit sans commentaire par la *Revue d'Artillerie de décembre 1899* nous avons cru utile de nous adresser directement à Madrid pour avoir des éclaircissements qui nous semblaient nécessaires.

En passant sous silence certaines obscurités manifestes qui s'étaient glissées dans la notice de la *Militär-Zeitung* on nous répond que la Direction supérieure du *Memorial de Artilleria* s'était en effet empressée très loyalement et spontanément de déclarer, qu'elle était étrangère à la publication du dit compte-rendu qui à son regret avait échappé à son contrôle avant d'aller sous presse. Le *Memorial* du mois d'octobre a de plus porté une déclaration dans le même sens. Notre correspondant ajoute

que cette déclaration ne rend pas, il est vrai, tout le mécontentement de la grande majorité des officiers d'artillerie espagnols, dont le caractère chevaleresque ne goûte guère des manifestations de parti pris et d'hostilité manifeste comme le dit compte-rendu, mais que pour des raisons d'un ordre intérieur la Direction du *Memorial* n'a pas été à même de donner à son désaveu une forme plus nette et plus tranchante.

D'après notre correspondant on s'étonnerait à Madrid que la maison Krupp n'ait pas cru opportun de se départir de son mutisme habituel vis à-vis de la presse pour répondre à une attaque aussi véhémente et peu délicate, que beaucoup attribuent à des machinations de concurrence industrielle.

Le nombre des officiers de toute arme désignés pour un service détaché à Berlin s'élève au chiffre d'environ 1000. La durée de ce service varie entre cinq mois et trois ans. Au grand Etat-major général sont détachés cent dix officiers qui, à l'exception d'un lieutenant en second et de neuf officiers superieurs et capitaines, sont tous lieutenants premier. A l'établissement préparatoire de cette Ecole supérieure, à l'Ecole de guerre (Kriegs-Akademie) sont détachés comme instructeurs vingt-deux officiers supérieurs et capitaines, appartenant pour la plus part à l'Etat-Major, de l'artillerie et au génie; les élèves ou plutot auditeurs sont au nombre de 411 lieutenants de toute arme; la durée des cours est de trois ans. Chaque année d'étude est partagée en neuf mois de cours théoriques, et trois mois de cours pratiques. Ceux des auditeurs qui ne sont pas détachés à l'Etat-major, ou qui n'en font plus partie en retirent encore l'avantage de pouvoir être nommés professeurs d'une école militaire, ou d'une école de guerre, comme répétiteurs dans les classes supérieures, avec le titre de „Kriegsakademiker".

A l'Ecole d'artillerie et du génie sont détachés 206 lieutenants d'artillerie a pied, et de campagne ainsi que du génie. Onze officiers supérieurs et capitaines de ces armes forment le corps enseignant. Les études durent neuf mois de cours préparatoire et neuf mois de cours supérieur.

A l'Ecole supérieure technique, on compte trente huit officiers, dont quatre ingénieurs de la marine ayant rang d'officiers; des trente quatre autres, dix huit appartiennent aux troupes de

communication et le reste à l'infanterie, à l'artillerie de forteresse, et à l'artillerie de campagne.

Le programme des études suivies par les officiers détachés à cette école comprend: la mécanique la législation civique, l'économie politique, la géodésie, les sciences physiques, la construction de ponts, des voies ferrées etc., les moyens de communication, les services des chemins de fer, et l'étude des matériaux.

A la division de cavalerie, de télégraphie, et d'aerostation sont détachés a peu près soixante officiers, lieutenants en premier et en second; appartenant pour la plus port à la cavalerie, et suivant un cours d'une année.

Pendant les six mois d'hiver, où les exercices pratiques d'aerostation sont impraticables, les officiers sont rattachés à l'Ecole supérieure technique.

Enfin à l'Ecole militaire de gymnastique, sont détachés 137 officiers de toute arme, parmi lesquels, en dehors du directeur, le lieutenant colonel Brix, on compte trois professeurs et plus de douze suppléants. Pour ces derniers le service dure dix mois, pour les autres cinq mois. Les études sont partagées chaque année en deux series de cinq mois.

Les jeunes officiers qui ont fait leur service comme suppléants, peuvent trouver plus tard un emploi comme professeur de gymnastique, ou dans les écoles de guerre, ou dans les écoles militaires. (*Berliner Neueste Nachrichten du 11. 11. 99.*)

— Le nouvel annuaire de la marine impériale allemande vient d'être complètement arrété, à la date du 10 novembre 1899. C'était avec un vif intérêt que cette publication était attendue; car elle contenait des modifications importantes dans l'organisation des hautes sphères maritimes. Désormais le commandement supérieur de la marine es autonome: Le département de la marine comprend les différents services suivants;

Service de l'administration centrale, avec deux subdivisions;
Service de la marine en général, partagé en trois divisions;
Service technique, avec deux subdivisions;
Services de l'armement et des constructions navales, et service de santé;
Services administratifs.

Service de la comptabilité;

Service de la justice maritime.

Sous l'autorité immédiate de l'Empereur se trouve placé le Conseil-Supérieur et le grand Etat-major de la Marine. — Celui-ci compte 13 officiers non compris le chef d'Etat-major et son aide de camp; au dessous des de chaque officiers d'Etat-major se trouve un lieutenant de vaisseau en premier.

En dehors de l'Etat-major de la marine sont les officiers attachés à d'Etat-major des escadres. La première escadre en possède deux; y compris le chef d'Etat-major; la deuxième, un. Cette organisation correspond a celle de l'armée, où chaque division possède un officier d'Etat-major général, tandis que le chef-d'Etat-major est attaché au commandement-en-chef.

L'escadre des croiseurs possède pareillement deux officiers d'Etat-major, dont le chef est un capitaine de vaisseau.

Il ne résulte, que les chefs d'Etat major attachés aux escadres doivent avoir même rang que les chefs d'Etat-major de troupes, les officiers d'Etat-major des escadres correspondent aux officiers d'Etat-major des troupes, d'Etat major de la marine correspond au grand Etat-major de la guerre (l'armée).

Dans la marine comme à l'armée, des mutations périodiques, proportionnées aux circonstances dans les emplois des officiers d'Etat-major, devront être effectuées, de façon à conserver à ces officiers leur science pratique de la vie maritime, et leur aptitude au commandement.

La liste des officiers comprend 1 amiral, 4 vice-amiraux, 14 contre-amiraux, 46 capitaines de vaisseau, 19 capitaines de frégate, 74 capitaines de corvette, 188 capitaines-lieutenants, 282 lieutenants en premier et 202 lieutenants en second.

La liste des navires de guerre montre une augmentation faible il est vrai, mais cependant satisfaisante, surtout si on considère les constructions sur chantiers et qui formeront bientôt des unités de combat très puissantes.

Le Gérant: **Edmund von Witzleben.**

Imprimerie: Kgl. Hofbuchdruckerei **Gebr. Gotthelft, Cassel.**

